

Dep. Col.
Thesis

A576

DEPOSITORY
COLLECTION
NOT TO BE
TAKEN

THE UNIVERSITY OF MANITOBA
LIBRARY

CHATEAUBRIAND

APOLOGISTE DU CHRISTIANISME

Une dissertation présentée par

CONSTANTIN ANDRUSYSHYN, B.A. (Hon.)

**Au département de la Littérature Française et au comité
des Etudes postsecondaires de l'Université du Manitoba, en conformité
avec les exigences pour obtention de Maître ès Art.**

- 1- Introduction.
- 2- L'Essai sur les Révolutions.
- 3- La conversion.
- 4- Atala.
- 5- René.
- 6- Le Génie du Christianisme.
- 7- Les Martyrs.
- 8- Le Christianisme de Chateaubriand:
 - I L'homme et la religion.
 - II La religion mystérieuse.
 - III Le sceptique - le nihiliste - le sataniste.
 - IV "Un jeu poétique" -- la mythologie chrétienne.
 - V Le mysticisme de son oeuvre.
 - VI Chateaubriand raisonneur en religion.
- 9- L'Evolution de l'idée religieuse en Chateaubriand à la conception de la démocratie chrétienne.
- 10- Conclusion.

LES LIVRES CRITIQUES CONSULTÉS

Lemaître	Chateaubriand
Giraud	Le Christianisme de Chateaubriand
Sainte-Beuve	Chateaubriand et son groupe littéraire
Carière	Mauvais Maîtres
Brunetière	Evolution de la Poésie Lyrique en France
Bertrin	La sincérité de Chateaubriand
Villemain	La tribune moderne: M. de Chateaubriand
Brunetière	L'Evolution des Genres, VI leçon
Albert	La littérature française au XIX siècle
Bardoux	Chateaubriand
Rudwin	Supernaturalism and Satanism in Chateaubriand
Souriau	Les idées morales de Chateaubriand
Yves de Fevre	Le Génie du Christianisme (une étude)
Vinet	Etudes sur la littérature française au XIX siècle, tome premier--Madame de Staël et Chateaubriand
Clergeau	Chateaubriand, sa vie publique et intime.
Sorel	Chateaubriand, (Grand Ecrivain Français)
Laserre	Le Romantisme français
Rouff	La vie de Chateaubriand
Moreau	Chateaubriand, l'homme et la vie, le génie et les livres
Brandes	The Main Currents of the XIX Century Literature
Faquet	Le dix-neuvième siècle.
Les histoires de la littérature française par:	
Lawson, Petit de Julleville, Hémon, Des Granges.	

T A B L E A U

1- Les opinions diverses des critiques sur la vie et les écrits de Chateaubriand-- La lutte littéraire entre Sainte-Beuve avec ses disciples et l'abbé Bertrin avec ses "bertrinades". La sincérité et la morale de Chateaubriand ne sont pas si importantes que la religion littéraire et artistique par laquelle il rendait possible le retour du Christianisme.-- La personnalité de Chateaubriand évade notre jugement final; on ne peut la juger, on peut seulement l'envisager.

2- L'essai est le résultat de sa lutte avec le doute.-- Dans ce livre Chateaubriand se montre tel qu'il restera toujours--sceptique-- Ce livr. n'est pas impie; il est pénétré d'un sentiment religieux-- Le philosophe du dix-huitième siècle et le chrétien zélé y sont réunis.

3- Sa conversion: "J'ai pleuré et j'ai cru" est une phrase bien posée; elle n'exprime que l'exaltation de sa tristesse plutôt que sa conversion réelle.-- Le sentiment du beau est la cause de son changement.

4- Atala un épisode pa"ien -- "Christianisme plaqué" de ses personnages-- Un récit d'une passion destructrice-- Atala serait hors de lieu dans le Génie--c'est une oeuvre composite qui témoigne l'indécision de son auteur.

5- René, qui en quelque sorte ressemble à Atala, est une production du cerveau imbu de "weltschmerz".

6- Les temps qui vit l'apparition du Génie-- Chateaubriand présente le Christianisme au monde dépravé, sous l'aspect le plus humain.--

Le Christianisme bien spécial-- Chateaubriand lançait l'apologie du Christianisme contre les philosophes-- Le Génie est une conformation à l'esprit de son temps-- Son but est de rétablir un accord entre les rationalistes et la religion--Le Génie du Christianisme est le génie de Chateaubriand L'insignifiance du dogme dans ce livre-- Le but de Chateaubriand en écrivant le Génie-- Chateaubriand critique-- Une essai de trouver dans le Génie le complément de l'essai sur les Révolutions-- "cet homme bizarre à dessein, s'était créé une ombre de religion"-- La contribution du Génie à son temps.

7- Les martyrs. Un livre où hellénisme joue un rôle aussi puissant que le Christianisme-- L'élément profane des Martyrs-- Un livre où il manque la motivation-- L'anti-Christianisme se montre dans le besoin que Chateaubriand trouve d'un second Christ, en Eudore.-- Les Martyrs est "l'exagération qui détruit le bon sens." Le voluptueux Eudore vs l'Eudore martyr.-- Le plus grand ressort de Cymodocée c'est la passion-- L'accent de cette fille à Homère reste indécis d'un bout à l'autre du livre-- Le charme hellénique de ce livre-- Son adieu à la Muse qui trahit son insincérité envers la religion chrétienne.

8- Le Christianisme de Chateaubriand. La difficulté d'établir son vrai caractère en matières religieuses-- Ses confessions orales et ses mœurs légères témoignent son peu de souci envers la religion chrétienne--L'absence des luttes morales chez-lui--L'âme de Chateaubriand sympathisait avec les choses qui chatouillaient sa passion-- Son attitude envers le clergé et l'Eglise catholique-- Son indifférence à tout "Sauf la religion"-- La religion pendant les années de sa jeunesse était sa Muse-- il croyait que "la gloire est la preuve de la vertu"-- Son "honneur" en religion--Son libertinage mystique et la gloire de se faire aimer-- L'instabilité de sa conscience et de son imagination--Les huit dernières années furent passées dans la contemplation des choses qui l'attendaient au delà--

II. Pour Chateaubriand ce sont les choses mystérieuses qui constituent la religion.--Le merveilleux chrétien vs le merveilleux païen.--

L'imagination en fit un aventurier dans le domaine du Mystérieux Beau Idéal--
Le mystère est le premier pas et la beauté le dernier terme de sa religion--
La religion est sa passion artistique-- L'oeuvre de Chateaubriand est le
triomphe de la beauté sur la vérité-- La religion romantique-- La religion
des cloches et des tombeaux--

III. Mais le scepticisme même dans ses écrits apologétiques-- On y
aussi le nihiliste-- Combien de vérité il y a dans le satanisme de Chateau-
briand-- Le surnaturel de Chateaubriand est le surnaturel de Milton--

IV. Chateaubriand fait de la religion chrétienne "un jeu poétique"--
La victoire du polythéisme sur le triomphe du Christianisme-- Il rend le
Christianisme plus sensible par la forme païenne de la théologie grecque
qui revêt la moralité hébreue-- Mais le Christianisme regagne la victoire
En liant l'humain avec le divin, tandis que le paganisme les sépare--
Essentiellement sa religion est le paganisme christianisé-- Le merveilleux
chrétien est inventé sur les liges du polythéisme-- Le Dieu de Chateaubriand
est le Dieu de Moïse; il est injuste et agressif.

V. Le mysticisme, qui est l'union de l'âme humaine avec l'âme de la
nature, n'est pas trouvé dans Chateaubriand-- La contemplation de la nature
produit en Chateaubriand un sombre sentiment de sa petitesse et un profond
ennui.-- Le surnaturel païen qui produit des états mystiques en quelque
personnage de Chateaubriand-- Sa religion est le résultat de sa sensibilité
et de son imagination.

VI. Comme raisonneur, notre apologiste échoue-- Les idées religieuses
ne sont pas de sa propre facture-- Le merveilleux pour lui semble être
naturel-- Sa méthode de prouver Dieu repose sur les merveilles de la nature
La faiblesse de ses arguments à propos du dogme.-- Sa manière de penser
est de mêler la pensée avec le sentiment romantique-- "Il raisonne,
néanmoins, comme une lyre" -- Le progrès moral du Christianisme triomphe du
polythéisme dans les écrits de Chateaubriand.

9. L'état d'âme confus caractérise, ses débuts comme écrivain-- Les Natchez, un livre d'une confusion embarrassante.-- Chateaubriand fait pourvoir à ses besoins matériels par le Christianisme-- Il mêle ses vues chimériques de la religion avec la politique-- Comme politique, il est attiré par les théories sociales et les ajustent par le Christianisme-- Les derniers jours de Chateaubriand sont passés en vrai catholique.--

Il arrive aussi à la conclusion que le Christianisme est "le résultat nécessaire de la vieillesse de la société"-- Les bienfaits qu'en proviennent manifestent hautement la divinité du Christianisme-- Mais le Christianisme n'est pas "le rouge essentiel de la vie humaine": la vérité religieuse ne peut rien sans la vérité philosophique et la vérité politique-- La religion est maintenant d'importance sociologique, le Christ, un prophète du socialisme.

10. CONCLUSION:

Chateaubriand reste un nihiliste dans le domaine de la philosophie où règne son anarchie-- Il est un "génie boisé"-- La beauté de son oeuvre rachète toutes ses défaillances-- Le monde est généreux envers les "mauvais maîtres".

CHATEAUBRIAND APOLOGISTE

Nous nous lançons à la poursuite d'un problème dont le sujet en dépit de constantes recherches, reste aussi vague qu'à ses débuts. Nous tâcherons d'expliquer l'inexplicable cœur de Chateaubriand, en nous plaçant devant sa grande âme. Cette question, nous le savons bien, promet d'être très embrouillée, car il est parvenu un homme de transitions, qui n'attend pas, qui s'empresse, se changeant comme un caméléon, un homme dont la vie et l'œuvre sont comme la Bible--- pleines de versets qui peuvent se citer l'un contre l'autre, se justifiant ou se condamnant.

Il est très intéressant d'analyser Chateaubriand homme afin d'établir la vérité de sa gloire dans les mémoires, ---qu'il est l'homme représentatif par excellence de son temps. Est-il représentatif en religion ou en politique? Peut-être dans les deux. En attendant, de ce qu'on sait déjà de Chateaubriand, on ne trouve dans son caractère aucun point fixe qui toujours se projette dans ses actions. Il était, comme dit l'abbé Clergeau, "l'homme de toutes les aptitudes". A chacune de ses affirmations on trouve une négation et presque toutes, ses opinions trouvent leurs antipodes. Ses propres écrits forment un mélange de notions diamétralement opposées: la passion et la raison; l'ardeur et la froideur, tous sont entassés pêle-mêle dans l'œuvre de sa vie.

On ne peut pas définir une grande individualité. Elle se compose de qualités contraires, de sorte qu'il n'est pas juste de la juger sur un seul trait sans les considérer toutes en grand.

Dans les livres consultés, nous étions surpris de trouver les opinions les plus diverses sur l'oeuvre de Chateaubriand. Un tel défend sa sincérité (Bertrin, Clergeau), un autre (Sainte-Beuve, Rudwin) la dément tout à fait. On se trouve entre les deux extrêmes et l'on ne sait à quoi s'en tenir. D'un côté, Sainte-Beuve accuse notre apologiste de Christianisme "de n'avoir été dans sa vie qu'un acteur, un comédien de grand talent---"qui a vécu pour la galerie et la draperie. Quelle somme de vérité se trouve dans cette affirmation, on ne peut le dire. Serait-il plus juste d'accepter sans réplique l'assertion que Chateaubriand n'était pas plus chrétien que Talma n'était Oreste? De l'autre côté les opinions connues sous le nom de "bertrinades" et rendues si fameuses par leur créateur l'abbé Bertrin prônent jusqu'aux nues tout ce qu'a fait Chateaubriand, et le proclament sincère d'entre en outre. Que ferons-nous dans ce dédale d'opinions qui le préconisent et qui le dénigrent? Où est la lumière qui mène à la vérité?

Après avoir rassemblé nos matériaux, nous avons songé comme c'est difficile de juger un homme de génie, et comme la critique des auteurs morts est ridicule. Il semble que la vie des grands hommes avec leurs moindres activités, et leurs moindres nuances ne servent qu'à fournir les thèses des disputes académiques. Rien n'est si digne de risée que deux académiciens essayant de pénétrer les moindres subtilités d'un auteur, et faisant d'une puce un éléphant.

La critique donc n'est pas le dernier mot dans l'évaluation d'une oeuvre; c'est l'oeuvre elle-même qui est le vrai juge.

Cette humble dissertation pivote plus ou moins sur de la sincérité de Chateaubriand. Quelles grandes conclusions peut-on tirer de sa sincérité?

Les dieux, les démons, l'enfer le ciel, sa vie, ses amours, sa femme, tout cela s'oublie devant les spectacles de la nature décrits si poétiquement par son âme sensible. C'est la religion littéraire que la sienne, soit; c'est la religion artistique qu'il dresse à sa manière dans des milieux qu'il invente, soit, mais il est incontestable que c'est par la beauté plutôt que par la vérité du christianisme qu'il prévalait contre le culte de la Raison qui sentait trop le sans-culotisme, et qu'il rendait possible le retour du culte aristocratique.

Il sera question de la morale de Chateaubriand laquelle est mise en doute par des esprits sérieux. On oublie encore le monde qui en couronnant la morale d'un auréole, aime secrètement le vice, déteste intérieurement Siméon Stylite. D'ailleurs, le vice est un grand bien dans un homme de génie comme dans le génie de l'univers. Le vice est aussi imposant que le démon dans les œuvres de Chateaubriand. Or, on pardonne à Chateaubriand, s'il n'était pas tout à fait un Casanova ou Eulenspiegel, n'en usait pas moins de ces plaisirs qui causent tant de consternation à la foule inculte.

Ce que nous allons examiner sera bien limité. Notre étude embrasse les œuvres de Chateaubriand qui précèdent l'année 1826, principalement sur ces chefs-d'œuvres apologetiques, bien qu'on trouve aussi des illusions à ses autres ouvrages. Le Génie du Christianisme et les Martyrs auront ici place d'honneur l'une comme une œuvre théorique du Christianisme, et l'autre qui la complète par son application. Nous allons traiter Les Natchez comme une œuvre qui fait suite aux Martyrs quoiqu'elle fût écrite avant toutes les autres, ainsi, car ce livre dont le but était que celui des Martyrs---de faire triompher

la religion chrétienne sur le paganisme indien ---est parsemé des idées nihilistes et restait comme tel même après la "conversion" de Chateaubriand, rien n'y étant changé qui pût témoigner sa sincérité religieuse. S'il voulait rester fidèle aux principes du Génie, il ne devrait jamais publier Les Natchez avec ses idées fatalistes, où Dieu joue un rôle seulement---comme dans les Martyrs--- où les hommes sont des jouets de la fatalité plus puissante que Dieu même, où ils sont tous pénétrés du sentiment du néant absolu de la vie et de mépris pour leurs semblables.

En examinant notre sujet, "Chateaubriand apologiste" nous ne visons pas à une conclusion penchante. A la fin de cette thèse on verra Chateaubriand tel qu'il était sans le vernis catholique; les extrêmes mesures de la critique dont se sert Sainte-Beuve seront ignorées.

On verra toutes ses erreurs comme un résultat de sa vive imagination. Avant tout, notre tâche est d'envisager le Chateaubriand de L'Essai et celui du Génie, le Chateaubriand réel et légendaire, et de présenter fidèlement cette combinaison mystérieuse de son caractère. Puis, il faut toujours savoir que son cœur est du siècle de Louis XIV et sa tête du siècle de Voltaire. On devra lutter pour réconcilier ses disparates, mais en vain car, comme Rousseau dit quelque part dans sa "Julie" "la vie de l'auteur de Paris n'est pas la même chose que son œuvre".

L'ESSAI

Le futur apologiste du Christianisme a débuté avec des idées tout à fait contraires aux principes qu'il devait prochainement défendre. Bien qu'il ait dit quelque part dans le Génie "qu'on ne revient pas impie des royaumes de la solitude" sa piété est d'une question discutable même quand il ajoute, "Si on y arrive en ne croyant rien, on en sort en croyant tout". Il est vrai que le sentiment de la nature est intimement lié avec le sentiment religieux; mais comment s'accomplit cette combinaison en Chateaubriand? Après son retour du Nouveau Monde, il écrit l'Essai sur les Révolutions dont les nombreuses pages tirées de son cahier de 2383 in-folio, écrites au milieu de cette nature qui l'enivre forme la partie la plus belle du Génie du Christianisme.

L'Essai est le document de la vie morale de Chateaubriand, et le résultat naturel de sa lutte avec le doute qui l'assiégeait. Quoiqu'on puisse dire que le ton de ce livre n'est pas chrétien, il n'est pas vrai qu'il est le fruit de son athéisme. La religion y est comprise comme nécessaire, non pas encore comme un moyen de toucher les cœurs par son esthétique. Mais à cause de sa nécessité sociale, plus tangible, plus visible. On ne peut lui imputer comme une faute, son hésitation entre la croyance et le nihilisme. Mais le sentiment commence à lui faire ouvrir les mystères des choses religieuses et peu à peu acquiesce la certitude.--- "j'ai pleuré et j'ai cru"---C'est la même chose que de dire qu'il n'a point cédé à de grandes lumières surnaturelles, et que sa conviction est sortie de son cœur. Le cœur est le pivot de sa conversion,

Il crée sa religion de sentimentalisme, comme Moïse crée son Dieu vengeur et guerrier pour bien l'ajuster dans le cadre de son temps.

Le penchant aux croyances de l'auteur de l'Essai, son hostilité à l'encyclopédisme et tout ce qu'il impliquait, diminue l'étonnement qu'on éprouverait de sa conversion subite, car il était déjà en quelque sorte déiste, quoique les dogmes et le sacerdoce subissaient en lui une pénible épreuve. Une plus grande surprise nous attend dans sa nouvelle attitude envers les prêtres que dans l'Essai il nous représente profitant de l'inclination humaine à la superstition. "Épaississant le voile de l'erreur", tandis que dans le Génie, ils sont "les anges de l'humanité". Se peut-il que celui qui tout à l'heure les accusait du fanatisme et intolérance et les comparait aux prêtres calleurs de la Perse et de l'Égypte. Se peut-il qu'il ait pu changer ses dépositions médisantes et exalter dans le "Génie" ceux que son "Essai" méprisait si ouvertement.

L'Essai est le livre de l'homme qui dès sa jeunesse sans même avoir joui de la vie, en est désabusé et qui fait éclater son dégoût. Dans cet ouvrage immature, Chateaubriand se montre tel qu'il restera toujours, comme il l'avoue lui-même dans ses études historiques. "Je méprise aujourd'hui la vie que je dédaignais dans ma jeunesse (Vinet 226) Quant à ses opinions sur le Christianisme, il n'a pas changé non plus: il garde la sensibilité chrétienne telle qu'il la déplore dans le Génie même quand il écrit L'Essai. C'est l'œuvre où surgit sa personnalité sans bornes, qui déclare son mécontentement des dons chétifs de ce monde de lequel ne permet pas à son adorateur de jouir d'un bien sans mélange ici-bas.

L'édition de l'Essai en 1826 prouve que Chateaubriand est resté le même bien que déjà il se soit fait le champion du Christianisme. Pour cette œuvre où se trouve son âme entière, où résonnent les fibres

de son coeur, il conservait une préférence marquée. C'était une de ses plus grandes faiblesses d'en relire les pages dont il en a incorporé plusieurs dans le Génie. Il est vrai que cette nouvelle édition contenait les notes qui l'expliquaient ou plutôt l'excusaient; mais ils ne montrent que trop que Chateaubriand se ménage et comme Lessure le dit "fait son mon culpa sur la poitrine des autres."

Pourtant, il se trouve de nombreux critiques qui soutiennent ce livre contre toute attaque, car il est bien vu que le scepticisme qui y domine n'est pas volontaire et qu'à travers des ténèbres on entrevoit quelque chose qui ne permet pas de condamner l'auteur. On voit que ce n'est point un livre impie, bien que le mystère de la Trinité, la résurrection du Christ, et l'immortalité de l'âme sont, sinon persiflés, qu'au moins ignorés ou mis en doute. C'est un chercheur agité qu'on y découvre, que la douleur intérieure pousse en quête de la vérité, lui inspirant de persister jusqu'à la fin. C'est un dieu naissant qui, doutant encore de sa puissance, lutte avec la vie et ses attributs.

Au moins on ne peut pas dire que c'est l'oeuvre d'un homme corrompu, dont la morale est tout à fait pervertie. Même quand on ne peut juger cet Essai comme un livre de bonne foi, on n'y trouve rien qui pût nous empêcher de sympathiser avec un coeur qui, bien tout en commettant une erreur, n'en est pas moins sincère dans sa recherche des vérités éternelles. Il n'est aucunement dépourvu du sentiment religieux, même quand il ne croit pas encore, et bien que, en niant les dogmes couramment acceptés, il emploie les objections du dix-huitième siècle pour les confondre, et stigmatise les prêtres comme ceux "qui vous sucent l'argent, le sang, et jusqu'à la pensée." Néanmoins, le ton en est bien de celui qui sent qu'il faut une reli-

gion au monde, ou la société périt.

Jugeons sa sincérité dans un apostrophe qu'il fait au Père des miséricordes---"Pardonne à ma faiblesse---!" Non, je ne doute point de ton existence----- J'adore tes décrets en silence, et ton insecte confesse ta Divinité". (Partie 2, Chap.31) Mais ces mots ne sont pas du chrétien; c'est plutôt le panthéiste qui les prononce, qui voit Dieu dans un objet sans vie. Jugeons-le encore en écoutant en termes exprès il commence l'un des chapitres de l'Essai: "Il est un Dieu," et puis "Les oiseaux le chantent, le vent le murmure, la foudre tonne sa puissance..... l'Océan déclare son immensité. C'est précisément le fragment dont il a orné les pages du Génie du Christianisme, livre Ve chap. 2.

Le jugement final sur ce livre se réduit à une simple formule-- son auteur tour à tour, doute et croit. Son instabilité range d'un scepticisme extrême à une foi emportée. Le philosophe du dix-huitième siècle et le chrétien zélé y sont réunis; et ce mélange d'opinions témoigne un homme qui n'a pas pris son parti encore, et qui est ballotté entre les sentiments opposés, sans pouvoir trouver son point d'appui. Il est évident qu'il écrivait au moment où les malheurs le pressaient de toute leur force et où, aiguillonné par le désir de faire du bruit, "à quelque prix que ce soit," il voulait se rendre célèbre par l'Essai, comme plus tard par le Génie, de sorte que, peu importait la vérité ou la fausseté de ce qu'il y débitait.

LA CONVERSION

Que signifie la conversion subite de Chateaubriand? Est-elle un signe qui manifeste la puissance de l'Esprit-Saint en l'homme, ou est-ce la brusque décision prise par un dilettante de suivre la voie indiquée par la main défaillante de sa mère qui le confirma dans son choix, travaillait déjà au Génie du Christianisme (d'apologiste de la foi. C'était le seul terrain où il pût briller sans être éclipsé par les concurrents si nombreux dans la philosophie et l'histoire. Cette conversion rendue si fameuse par le pompeux "j'ai pleuré et j'ai cru," n'était pas une conversion en réalité. C'était l'exaltation de sa tristesse qui lui fit exprimer la phrase si bien trouvée. Toutefois, notre doute se heurte contre la déclaration énoncée plus tard.--"Si je n'étais pas chrétien, je ne donnerais pas la peine de le paraître; toute contrainte me pèse, tout masque m'étouffe à la seconde phrase mon caractère l'emporterait et me trahirait. Il avait donc peur de l'instabilité de son caractère; il craignait que la poursuite de ce songe pénible, sa Sylphide, même dans l'atmosphère solennel de la religion, ne le rendît suspect, et qu'il ne parlât des choses sacrées en Rangs converti.

Chateaubriand demeura sceptique tout en devenant apologiste du Christianisme. Les notes trouvées par Sainte-Beuve sur les marges de l'Essai, témoignent qu'il restât païen, et que sa foi ne se conforma pas à la doctrine de la morale si sincèrement qu'au sentiment du beau. Voici la clef de sa conversion subite--le sentiment du beau manifeste dans les aspects superficiels du Christianisme dans le symbolisme de son culte, dans la poésie de ses fables, qui fécondent l'imagination. Son changement donc ne fut pas un changement spirituel, où le cœur est convaincu de la vérité de la religion; ce fut la transformation de ses aperçus du monde en une image esthétique. La mort de sa mère servit d'impulsion qui le lança dans la carrière d'apologiste. La mélancolie jusqu'ici fade se vivifie dans les

sources de la religion chrétienne et se personnifie en Atala. En d'autres mots, la sensibilité religieuse du breton qui l'a laissé pendant sa première visite à Paris se montre maintenant de nouveau.

Chateaubriand défend sa conversion en disant que celui qui passe de l'incrédulité à l'indécision religieuse, est sur la voie qui mène à la certitude, car l'âme purifiée du doute par la douleur spirituelle, s'enfonce dans les ténèbres, où elle oublie les secousses de son existence précédente, et d'où elle sort toute radieuse de la grâce divine, toute rayonnante de la foi religieuse. Si ceci est vrai, la sincérité de sa conversion est hors d'atteinte, et son essai n'est qu'une arche par laquelle il pénètre dans la lumière chrétienne et obtint la certitude. Cette certitude, néanmoins peut être soumise à une discussion sérieuse, dont le résultat se manifestera à mesure que nous avancerons dans notre étude.

ATALA et RENE

A propos d'Atala, on raconte un intéressant anecdote. Un prêtre ayant refusé de donner le nom d'Atala à un enfant né dans une certaine famille, Chateaubriand, alors secrétaire de l'ambassade à Rome, envoya une protestation au cardinal gouvernant: "Entre nous, Votre Eminence doit bien savoir que d'Atala à toutes les autres saintes il n'y a pas grand' différence." Quoiqu'on ne soit pas sûr que Chateaubriand ait prononcé ces paroles, on peut croire qu'il aurait pu les prononcer si l'occasion se fût présentée; car l'épisode d'Atala est pénétré, comme l'ont remarqué ses contemporains, de l'esprit de Voltaire Conteur et de celui de Diderot enthousiasmé. Aux yeux de quelques littérateurs, ce n'était qu'un pastiche parodié dans une des villes de campagne de "Ah! là! là!!"

La teneur en est presque entièrement païenne. Le père Aubry y est le seul personnage qui lui donne le faux-semblant d'un livre chrétien. Rien de pieux que l'intention de l'auteur; (et cela est douteux); la matière

au contraire, est profane. La tendance en est bien spirituelle, mais on y chercherait en vain les masques de la religion pure, non sophistiquée. Au lieu de la foi épurée on trouve, avec Sainte-Beuve, un "Christianisme plaqué" sur la plus basse sensualité alimentée sans cesse par des rêves fantastiques. Telle est la religion de Chactas et de son amante; telle est la forme et la nuance distinctives de leur foi---l'extase mystique étroitement attachée aux plaisirs des sens, dépourvue de tous les traits de la morale chrétienne, et visant à l'anéantissement universel, à moins que les sens soient satisfaits. Atala elle-même prononce ces "désirs de catastrophes" quand, toute désespérée, elle révèle à Chactas son amour démoniaque:--

"tantôt, sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes horribles transports, j'aurais désiré que cette divinité se fût anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde.....(Atala, p.103---Garnier Frères)

La passion que étend son empire hecétique sur ses conquêtes, agite de tout son pouvoir l'être sensible d'Atala et le force de se révolter contre la dure loi de Dieu--ce Dieu sans pitié et miséricorde, qui est la cause de ses malheurs par lesquels elle est poussée à un tel point qu'elle désire la ruine absolue de ce Tyran suprême.

L'âme même est pour peu de chose en comparaison avec la passion qui y fait chaos. C'est la débordante et impétueuse volupté qui lui fait déclarer.

"Ah, s'il n'avait fallu que quitter parents, amis, patrie! si même (chose affreuse!) il n'y eût eu que la perte de mon âme! mais ton ombre, ô ma mère!"

Il est étrange de trouver dans Atala un type extrême du romantisme triomphant, une si forte dose de volonté cornélienne, qui en dépit des appas séducteurs de l'amour, l'emporte sur cette passion. Mais ce n'est

pas la volonté pure, convaincue de la supériorité du devoir sur la passion; c'est plutôt le délire religieux qui triomphe cruellement d'Atala dont la fin n'est point conforme à la fin paisible du chrétien qui "meurt et long-temps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur."

Il n'est que trop évident que Atala n'est pas un précis ou un raccourci du Génie du Christianisme. Le Génie est plus pénétré de l'esprit religieux que ne l'est Atala. Celui-ci est surtout un beau livre, un poème dont le sujet est la brièveté de la vie, et ses plaisirs fugitifs; où le christianisme étend son influence non édifiante, mais destructrice sur l'âme et sur le corps.

Dans le plan primitivement conçu par Chateaubriand, l'épisode d'Atala devait suivre la troisième partie du "Génie" où il avait présenté "les harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur." "Atala" devait servir comme un exemple de la vérité, que la morale évangélique apaise notre nature agitée par la passion. Malheureusement, la victoire quoique attribuée à la religion par l'auteur, est trop douteuse pour que nous pensions de même.

Quoiqu'il en dise, Atala aurait été hors de place dans le Génie. Le langage en est trop direct et exprimé en termes qui étonnent. C'est la nouveauté du sujet et ce "bariolage de sentiments primitifs" que blâment l'abbé Morellet dans sa critique rigoureuse d'Atala. En effet il en "censure" les affectations sentimentales et l'emphase démesurée; il ne se trompe guère sur la nullité ou l'exagération de sentiments qui en dépit des charmes d'Atala ne sont pas assez forts pour convaincre Chactas sur la

vérité de la foi de sa bien-aimée.

Atala et Chactas ne sont pas assez civilisés pour comprendre la morale du christianisme; aussi en leur cherchera en vain des traits moraux, ou, pour mieux dire, "une physionomie morale." En ce qui concerne leurs mœurs mœurs, Atala suit aveuglément une religion nouvelle qui précipite son amour et elle-même dans l'abîme; quant à Chactas il reste païen jusqu'à la fin de ses jours. Dans Les Natchez, il n'y a pas de mention de sa conversion; il meurt sans avoir embrassé la foi d'Atala. Pendant toute cette longue vie il ne vit pas de la religion inspirée par son amante, mais du souvenir de sa passion pour elle; et s'il se souvient des scènes religieuses qui accompagnaient ses amours, il ne les raconte que pour orner son récit. Chateaubriand ne fera pas moins en confondant les doctrines religieuses avec les descriptions de la nature.

Quel est le dernier jugement qu'on puisse prononcer sur Atala? Il est de tous les écrits de Chateaubriand le plus propre à démontrer clairement les éléments saillants du caractère de l'auteur. C'est une œuvre complexe où le sens, l'innocence, et la piété se retrouvent en parties assez égales pour témoigner de l'indécision de l'auteur de l'ouvrage où cet épisode devait figurer comme un exemple de l'influence du Christianisme sur les passions humaines.

René

Un mot seulement sur le récit de René qui n'est guère considéré comme une oeuvre apologétique, mais qui semble être telle par sa ressemblance à Atala en ce qui concerne la peinture vive de la passion. René fut écrit avant Atala, même avant l'Essai. Il est une production du cerveau imbu de "weltschmerz" qui commençait à envahir l'Europe septentrionale de cette époque, juste au temps où, étant religieux, Chateaubriand "raisonnait en impie", où son coeur était plein de Dieu, mais son esprit le désavouait.

La mélancolie qui en ressort a eu son influence regrettable dans la littérature et dans la vie réelle. La matière en est sinistre et a souvent produit des effets désolants; de sorte que on peut demander, à la manière biblique dont se sert Chateaubriand lui-même --"René, René qu'as-tu fait de ta soeur?" --René, René qu'as-tu fait de l'esprit humain par ton action si funeste? Toutefois, René comme Atala, est considéré comme un ouvrage religieux qui fait aimer le culte de Dieu en démontrant la beauté et l'utilité et on le désignait comme un asile de paix contre les rafales de ce monde. Néanmoins, c'est la seule partie de ses oeuvres que l'auteur n'estimait pas dans sa vieillesse. Ce "feu René" même disait que "si René n'existait pas, je ne l'écrirais plus." Il pensait donc, que "ce fantôme imaginaire" d'un livre n'était qu'une notion puérile, comme celle de Werther.

Selon les paroles de Chactas, René se considère une grande âme qui a droit à de plus grandes douleurs qu'une âme médiocre; son caractère se les arroe et se vante d'éprouver une plus dure destinée, s'en consolant par la singularité du sort qu'il croit subir à part des autres. Il est triste et veut rester tel; il est ennuyeux et trouve son plaisir dans cette lassitude de l'esprit qui l'assiège et qui est la conséquence du désœuvrement de ses facultés morales. Cet état d'âme ne peut produire, comme Chateaubriand lui-même l'avoue vous René qu'un jeune homme sans force et

sans vertu lui trouve en lui-même son tourment et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même (page 137). De là vient la corruption spirituelle qui pèse sur son corps et l'accable au point de ne lui permettre aucune action grande ni noble.

Ce serait en vain que René posât comme un chrétien. La critique de père Scuel est suffisante pour condamner son importunité sur la doctrine de la doctrine chrétienne. Celui qui est le vrai temple de l'Esprit Saint n'éprouve point le ver rongeur de l'ennui; peut-être subira-t-il l'angoisse du doute, mais jamais l'orgueil ne s'y mêlera, jamais la morbidité n'en opprimerait la joie de sentir les entraînements spirituels; il n'est pas perdu, comme René, dans le tourbillon des passions extrêmes, dans les revers incuis, et dans les malheurs où l'aide de Dieu même serait inutile.

L'âge de Chateaubriand exultait dans le péché qui était en vogue. C'était le temps du veau d'or dont le piédestal fut entouré d'une foule endélicie célébrant les saturnales de l'esprit ou Satan lui-même conduisait le bal. On n'a qu'à considérer les représentants de la religion chrétienne, Eudore et Rancé, pour juger de ce que faisaient ceux qui suivaient encore le culte de la raison de Voltaire. Chateaubriand à peu de chose près se conformait en pratique à l'esprit du temps et modelait ses caractères sur sa propre vie. René, Eudore, Rancé, reflètent tous les trois la vie intérieure du poète qui se confesse--"On ne peut bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. (Génie 179-180) L'auteur et les personnages dont il raconte les aventures occupent leur imagination du souvenir des actes illicites qu'ils ont commis; ils aiment à buvoter une coupe pleine de liqueur enivrante. Ils résument la société entière du temps de l'étoile croissante de Napoléon--la société qui retrouvait dans la religion chrétienne un terrain sur lequel on pouvait repaître l'imagination et le sentiment. Le Génie du Christianisme a donc été écrit pour le salon où fleurissait le sensualisme qui trouvait sa source même dans cette religion ascétique.

La Terreur suivie de licence sous le Directoire minait fortement la base de la société qui toujours puisait sa morale de l'Eglise. De Maistre dans la philosophie et de Bonald dans la politique ont prouvé cela; et leurs œuvres étaient la plus sûre source où puisait Chateaubriand. Mais il suivait un autre sentier qui, pourtant, menait au même point--le poétique du Christianisme appliqué à la vie humaine (dont il sera question plus loin). Arrivé juste au temps du Concordat, le Génie jouait un rôle auxiliaire dans la restauration sociale; il touchait le cœur par la poésie du Christianisme qui leurrerait l'imagination en lui montrant quel-

que chose de nouveau dans le monde--la vertu, et dans l'avenir mysté-
rieux--le bonheur. N'est-il donc pas juste d'appeler l'apparition du
Génie, un coup d'autel, comme le Concordat, le coup de théâtre? L'un
et l'autre parurent juste au temps de la réaction de l'esprit populaire
l'un complétait l'autre.

C'était la première fois qu'un apologiste présentait le Christia-
nisme sous un tel aspect. Auparavant l'homme aspirait à s'envoler vers
l'ange céleste; maintenant il le faisait descendre vers lui. La religion
au lieu d'être d'une presque inaccessible divinité devenait trop humaine,
ce qui éveilla les scrupules des membres du clergé comme l'abbé de Bou-
logne qui se méfia de cette nouvelle forme de religion sans en connaître
le fond. Il est vrai qu'elle s'abaissait vers l'homme, mais elle ne se
ravalait point à son niveau. Elle venait inspirer le poète, le prêtre,
l'époux le soldat, le législateur, le laboureur, pour les rendre tous di-
gnes de leurs capacités. La thèse de la troisième partie est précisé-
ment de faire voir que toutes les facultés de l'espèce humaine dépendent
de notre sentiment religieux. Si le cœur en est dépourvu, c'en est fait
de la meilleure partie de l'homme.

GENIE

Au temps où Chateaubriand publia le Génie, le Christianisme n'était
acceptable aux esprits relâchés, qu'à sous la forme d'art. La question de
foi n'existait point, mais celle d'esthétique qui devait restaurer l'équi-
libre entre l'idéalisme et le matérialisme. Les dogmes n'y étaient pour
rien, et il fallait convertir le cœur par un christianisme bien spécial;
par les pompes, les décors, les couleurs du culte; et pour toucher l'émo-
tion des hommes insensibles, il fallait pénétrer la calluse écorce de la
raison qui les enveloppait, par les mystères de la religion étroitement
liés aux mystères de la nature. De cette union naissait non pas la foi
mais les rêveries romantiques. (Rouff. 109)

La thèse du Génie est de montrer que la religion chrétienne, jusqu'ici considérée ennemie de l'art, en est l'inspiratrice; que tous les sentiments nobles proviennent d'elle. Une telle conception de la religion est-elle fausse ou vraie? C'est sur ce point que l'Affaire des Prix Décennaux pivotait; car les preuves que Chateaubriand possédait pour établir le Christianisme comme la religion "la plus poétique de toutes celles qui avaient visité" étaient sinon trop faibles; du moins elles dépassaient les bornes et se trouvaient sur le côté de la mythologie hellénique. Les littérateurs--et c'est pour les gens de lettres que le Génie fut écrit--en examinant ce livre constataient que la religion pure n'est point poétique, de sorte que la religion les preuves de son caractère poétique n'établissent point son intégrité divine. C'est tout le contraire qu'exige une religion qui prêche le renoncement à soi-même, la pauvreté, le célibat, le monachisme, les mortifications corporelles; qui arrache l'homme à ses plus chères affections, aux plaisirs pour lesquels les sens semblent être faits. (Morellet) Qu'est-ce Eudore à la prison comparé à Eudore dans la maison d'Aglaé? Les fictions des poètes existent-elles pour l'évêque de Lacédémone qui repousse avec dédain le récit délectable de Cymodocée? Le fanatisme aveugle n'engendre pas les idées profanes, les illusions chimériques qui nourrissent l'imagination vraiment poétique.

Chateaubriand a compris tout à fait la convenance du temps. Il a saisi les grands aspects du Christianisme pour les douer son imagination et pour les entourer de splendeurs jusqu'alors inouïes. En propres termes, c'est la religion--émotion que propageait notre défenseur de la religion du Christ dans ses œuvres apologetiques dont le but était de toucher par les notions de Dieu dans la nature les cœurs où l'enthousiasme et les sentiments religieux étaient détruits par l'œuvre des philosophes et la Révolution. La tâche du Génie était de ressusciter par son souffle inspirant la foi assoupie par le rationalisme extrême de

Voltaire et des Encyclopédistes.

Le conte de Lisle appelle le Génie "le soleil factice." Peut-être était-ce un nihiliste qui en reconnaissait un autre, mais la vérité reste que l'auteur du Génie lança son apologie contre les Encyclopédistes minant la base philosophique de leur incroyance. Qu'importe s'il établit ce qu'on appelle--"un mode littéraire en religion, qui produisait de jeunes chrétiens de salon"? Bien entendu, il ne menait point ses sectateurs par la voie de salut spirituelles, car lui-même, il ne suivait pas la route épineuse qui aboutit au ciel. De là ses convictions mal entendues parce qu'elles étaient mal fondées sur la religion propre, et bien plus, sur l'esthétique qui établit sa beauté au dépens de sa vérité.

Revenons à notre thèse, que Chateaubriand en écrivant cet ouvrage se conformait à l'esprit du temps. Or, il avait produit un livre de circonstance où il s'agissait non pas de convaincre par la voie de la raison, mais de charmer les mortels par les grâces du culte chrétien, et de transporter l'imagination en émuant la sensibilité. La grande question était de rétablir l'accord entre la religion même et ceux qui faisaient les délicats.

Il est intéressant de savoir comment Chateaubriand se prend à ménager cette réconciliation. D'abord, il se garda de déplaire aux rationalistes, aux hommes de goût, et pour ne pas leur paraître trop naïf il n'insiste sur les deux dogmes (Lemaître) que dans le premier livre de la première partie. Et il est paradoxale comment il essaye de prouver le génie du Christianisme par la plupart de ses arguments pris hors de l'Ecriture! Mais il n'y a en cela rien d'étonnant car on sait que son Christianisme repose sur celui de Montesquieu dans les œuvres duquel son Génie se trouve en germe. D'ailleurs, où puiser de si élégantes et si jolies preuves si ce n'est dans la source paternelle!

D'un bout à l'autre son livre est parsemé des impressions que Voltaire et Diderot avaient fait sur lui à la confusion des athées ou à la gloire de l'art chrétien (Vinet 92)

Bien que Chateaubriand ait employé pour le Génie les matériaux accumulés pour la continuation de son Essai, son action n'est pas moins sincère, - car il a vraiment voulu établir le sentiment religieux dans son pays bien que ses intentions ne fussent point celles d'un apôtre, bien qu'il avouât lui-même qu'il ne poussait son action d'apologiste que pour "ramener la France vers la monarchie par la porte du sanctuaire. Ses pensées intimes étaient plus sincères et plus nobles que ses paroles. Il est vrai pourtant que la défense de la foi lui convenait mal à lui qui était foncièrement anarchiste, égoïste et individualiste, mais il n'essayait pas moins de parvenir à son but par le chemin d'un Avocat de la Divinité; et lorsque certains critiques lui impliquent la faute d'avoir désiré faire grand bruit, ils oublient la fin de la déclaration en question--- "afin qu'il montât jusqu'au séjour de ma mère et que les anges lui portassent ma sainte expiation."-- L'entreprise n'était donc pas, selon eux, peu digne de la religion, bien qu'on ne lui pardonne point ses saillies disparates et d'avoir fonder sa thèse sur le goût particulier au lieu de la baser sur la certitude générale. Il pêche aussi en ce que son esprit fertile aidée de son imagination brillante se fait accorder plus de gloire à lui-même qu'au Christianisme même. Le Génie de Christianisme est vraiment le Génie de Chateaubriand. Comme oeuvre poétique, il éclipsé tous les autres dans le domaine du dogme.

Quant à la morale dans cette oeuvre, il ne s'en agit pas. La beauté est la marque où vise l'oeil de l'artiste. Il y a une partie dans le Génie qui traite de la morale, mais elle est trop faible si on la compare avec les autres parties. La vérité même est au service

de la beauté; la théologie est mêlée avec la peinture; et le moyen âge est identifié avec le catholicisme.

On se demande, quel but Chateaubriand se proposait-il en écrivant le Génie--religieux, philosophique, politique, social ou littéraire? Tous ces traits se retrouvent dans ce livre; par toutes ces voies il mène au respect pour le Christianisme. Il manque seulement par le côté théologique la révélation devient si absurde, si singulière dans son imagination qu'il la présente comme tout à fait fantasque, de sorte que la foi n'y gagne point, si elle n'y perd.

Le Génie n'est-il pas un livre d'opportunisme, ou est-il vraiment apologétique? La réponse est équivoque. C'est le mélange de l'un et de l'autre. On sait bien qu'il n'est pas le fruit de sa conversion car il avait été conçu bien avant que la nouvelle des "deux morts" dans sa famille l'eût atteint en Angleterre. Puis, il était facile, en 1799 de prévoir le Concordat, et il est douteux que Chateaubriand eût eu de l'aversion pour l'effet littéraire éclatant juste au temps où les circonstances politiques auguraient d'être favorables. Mais cela ne prouve rien contre la sincérité de l'auteur. Il se peut bien qu'il avait ses desseins personnels en écrivant cette apologie, mais c'est une apologie néanmoins, qui le marque comme le plus grand défenseur religieux depuis les Pères de l'Eglise.

Lemaître conteste que le Génie n'est point une oeuvre de foi, parcequ'elle fut écrite par celui qui est resté nihiliste toute sa vie. Pour se donner base, il soutient que jusqu'à la fin de sa vie, Chateaubriand se sert de temps en temps des phrases qui sentent fortement la négation de toute croyance. En d'autres termes, Lemaître lui trouve "la piété sans foi." C'est une assertion téméraire. Il faut donc examiner cette foi qui évolue dans "Le Génie du Christianisme."

On ne doit jamais oublier qu'en s'affaire à un livre condamné par les docteurs de la Congrégation apostolique qui l'ont déclaré "hérétique d'hérésies". Il se peut que les vénérables censeurs n'y voyaient que les côtés profanes, mais la vraie cause qui précipita leurs censures était, à ce qu'il semble, qu'ils n'y pouvaient pas démêler l'essence pure de la foi, car Chateaubriand en essayant d'en déterminer la notion l'embrouillait davantage. Lisons son chapitre "De la foi" pour comprendre comment il en confondait toute définition fixe. Pour lui, la foi c'est une conviction "d'une certaine vérité cachée dans un raisonnement; c'est un oracle qui "donne la terre aux Romains." Il lui prête des synonymes: l'amitié, le patriotisme, l'amour; il la pare du sentimentalisme esthétique et lui donne pour cadre le caractère social.

C'est du mystère plutôt que de la foi dont s'éprend Chateaubriand --"Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses. Les sentiments les plus mystérieux sont ceux qui nous agitent un peu confusément.--" C'est le vague de chaque passion qui l'émeut le plus--cet état où rien n'est décidé, et dont le sentiment confus ravit les sens ou l'esprit. Le dogme abstrait, la doctrine obscure ornée d'images, joue ici un rôle principal, mais surtout à force d'images, car sans images le dogme est vide pour Chateaubriand.

Chateaubriand s'est très loué lui-même comme critique. Son Génie, il s'en vante, a fondé la critique moderne. Peut-être a-t-il raison par le fait qu'il a montré les changements apportés par le Christianisme en se passant de la mythologie, mais il n'est pas assez exact et parfois il a tout à fait tort. Parmi ses autres défauts, n'est-ce pas une grande erreur de conclure que Milton ne nous entretient ni des batailles ni des camps ni des sièges tandis que la plupart des livres du "Paradis Perdu" sont remplis de cet appareil martial.

Sa critique de Phèdre, de Racine nous intéresse plus. Il la présente comme il a déjà présenté Iphigénie, en caractère chrétien. Comment est-il arrivé à cette conclusion? D'abord, il faut savoir que ce n'est pas sa conclusion à lui, mais celle du grand Arnauld qui en son temps était l'âme de Port Royal. Chateaubriand tout simplement élabore l'opinion qu'il a empruntée et la mène à une solution trop risible pour être saine. Comment Phèdre est-elle chrétienne? Parce que "son mot est le mot du damné"; parce qu'elle se consolait d'une éternité de souffrance si elle avait joui d'un instant de bonheur." Selon Chateaubriand, c'est l'amour passionné, l'amour emporté qui la fait chrétienne, ce qui est totalement opposé au Christianisme authentique.

Le livre en général n'est pas pénétré de l'esprit chrétien véridique. L'auteur n'est pas entièrement dépourvu de son scepticisme inné, de sorte que l'on entend ça et là dans le Génie de petits échos de l'Essai.

Dans son ouvrage apologétique on est étonné de lire quelque part que l'homme est la pensée manifestée de Dieu et que "l'univers est son imagination rendue visible" (100) et que "l'homme est peut-être la pensée du grand corps de l'univers." (233). Tels sont les échos de l'Essai dans l'apologie chrétienne. Ce n'est pas là nous semble-t-il, la croyance du catholicisme; ses mots ne peuvent être prononcés que par un panthéiste qui désire se perdre dans le sein de la nature pour y chercher son Dieu.

Quelque fois il avoue ce qu'il ne devait jamais avouer, s'il eût été bien sérieux dans son rôle d'apologiste. Par exemple, il fait reculer le génie du Christianisme au delà de ses débuts et affirme que Platon a déclaré bien avant le Nouveau Testament que le Verbe a créé cet univers; (290) et pour empêcher ses lecteurs de penser que le Christianisme n'est que l'issue des écoles Platoniques et Pythagoriciennes, il dit que cela établit le christianisme d'autant plus, car c'est la preuve saillante que la religion chrétienne n'est pas celle des petits esprits mais une

acquisition des sages. (164-5)

Il est inutile de chercher de l'ordre et de la clarté dans le Génie. On n'y trouverait qu'une agglomération des superstitions de tous les cultes. La Bible y est embarrassée de toutes sortes de légendes et le grand tout est une confusion parfaite. Les superstitions populaires s'y retrouvent recouvertes des dogmes catholiques. Cependant, ayant dit le pour et le contre, on ne peut pas ravalier cette oeuvre jusqu'à l'accuser de parodier la religion, car quoique les formes en soient païennes, on ne peut pas nier que l'âme en soit vraiment chrétienne. C'est sur cela que repose toute la sincérité religieuse de Chateaubriand.

En parcourant le Génie, nous trouvons le jugement de l'auteur sur J.-J. Rousseau. Le juge peut-être ne réalisa pas qu'il se jugeait lui-même en ces termes: "...cet homme bizarre à dessein, s'était au moins créé une ombre de religion. Il avait foi en quelque chose qui n'était pas le Christ mais qui pourtant était l'Evangile. (Génie 67)

Le Génie du Christianisme n'avait point rétabli la religion catholique en France; c'était l'acquisition de l'esprit rebelle contre le dix-huitième siècle abstrait, dépourvu des visions et des images; et en suivant le plan qu'il s'était tracé, Chateaubriand n'a établi que le mode dont l'Esprit a enveloppé les coteries mondiales pour qui le Christianisme n'a pas été seulement le moyen d'atteindre la poésie perdue, mais aussi un ressort de l'intelligence. Le plus acharné scepticisme était soumis par l'élément esthétique si dominant dans cette oeuvre religieuse.

Juste au moment de la décadence de la littérature française paraissent les livres apologétiques de Chateaubriand. Ils ont créé un nouvel état d'esprit. L'art et la religion jusqu'ici si étrangement séparés et déchus dans la médiocrité, étaient relevés et unis sous l'influence de cette puissance divine qui revêt les choses qu'elle touche de la dignité propre à elle-même. Au moment de l'apparition de ces livres, les idées qui y étaient

énoncées étaient trop vieilles pour les philosophes et les théologiens, trop puériles pour les esprits sophistes; seule la valeur littéraire les délivra de la médiocrité, et éveilla l'intérêt dans le culte chrétien, et en imposa à ceux qui s'étaient épris d'images profanes qui sortaient de la religion des papes.

Chateaubriand a donné le coup de grâce à ce couplet de Boileau:

" De la foi des chrétiens les mystères terribles
D'ornements égayés, ne sont pas susceptibles."

Il a ramené ces "mystères terribles" de la religion chrétienne et les a rendus "susceptibles" de la poésie et de l'art sonore, même prétentieux.

Il est vrai que son Christianisme remodelé est considéré comme étant une doctrine sainte à la merci des imaginations extravagantes et corrompues; mais la poésie de cette religion n'avait rien à perdre même en étant quelque peu trompé dans le profane.

LES MARTYRS, ou le triomphe de la passion.

Nous entamons l'examen du livre sur lequel pleurait Ballauche, sur lequel Fontanes passait des jugements les plus favorables en disant que Les Martyrs cachaient en soi un motif personnel; le déploiement du génie de Chateaubriand, et un terrain où son imagination pouvait se donner libre cours.

Ce qui caractérise cet ouvrage, c'est l'hellénisme qui par ses traits saillants fait reculer dans le fond les beautés chrétiennes et éclipses les grâces simples et sublimes du Christianisme. Hoffman qui a critiqué cette épopée à son apparition, s'appesantit sur le scandale qu'elle causait par le mélange du sacré et du profane, qui gâtait le sentiment chrétien. Ce mélange est consommé dans le mariage d'Eudore et de Cymodocée, où on note, "les deux religions se réunissaient pour célébrer l'union d'un couple qui semblait heureux." (232)

Dans Les Martyrs, la religion chrétienne n'est qu'un prétexte à relever la beauté de l'émotion évoquée par l'auteur qui manque dans son rôle de hagiographe. Au d lieu de nous dépeindre un saint il nous présente un fanatique des premiers jours du Christianisme, qui vit par ses sens et par l'émotion qu'ils incitent en lui. D'un bout à l'autre de ce récit, on remarque comment, en feignant l'orthodoxie, Chateaubriand s'empare des sujets païens et les élabora plus qu'il ne fait les motifs chrétiens; de sorte que par mégarde ou par la volonté expresse de l'écrivain, l'idéal chrétien ne paraît pas être supérieur à l'idéal antique. Aussi "Les Martyrs" qui nous promet la poésie du Christianisme ne contente notre attente qu'à demi; bien que la poésie en soit enrichie par la vision de l'antiquité la religion n'y gagne point. On peut même dire que Chateaubriand prouve le contraire de ce qu'il se donnait pour but de prouver.

La renommée des Martyrs repose surtout sur ses attractions profanes qui n'envahissent pas seulement l'imagination et le sentiment du poète, mais

s'insinuent jusque dans son style et le rendent sensuel. Tout cela trahit un homme aussi sensuel; et les couleurs lumineuses dont il revêt le démon de la volupté témoignent qu'évidemment il aime le péché. (Lemaître)

C'est au moyen de ressemblances avec le paganisme qu'il se rend le Christianisme agréable. Le vrai domaine en est précisément dans les récits voluptueux, dans les fêtes païennes où il fait retentir les chants homériques qu'il compose à merveille. C'est ici que le "feu René" repousse la tristesse chrétienne par les images brillantes de l'ancienne Grèce toute pétillante de la vie et des splendeurs visionnaires. Il assaisonne l'Evangile du Christ de Platon, et la pensée chrétienne de la poésie grecque de telle façon que, comme dit Cape d'Istria, -- "le lien" est ni païen ni chrétien." (Villemain 370) L'intention en est bien spiritualiste, mais l'intérêt demeure profane. --- Villemain le pénètre jusqu'à y voir "la puissance polémique un poème national et contemporain..." mais c'est peut-être se noyer dans l'océan des conjectures et ne faire qu'embrouiller de plus la question déjà si compliquée. (Villemain 368)

"Les Martyrs" est une peinture des mœurs et des coutumes des premiers chrétiens et des païens. C'est sur ceux-ci que l'auteur aime à s'attarder. La scène où Démodocus se prépare à faire une visite à Lasthénès nous démontre comment Chateaubriand aime à décrire les usages du culte païen.

(Martyrs p. 20) Plus loin, quand Gynodocée et son père arrivent à l'Acadie (p.31), il fait une peinture toute détaillée des coutumes hospitalières d'Ancée. Nulle part on ne trouve que Chateaubriand blâme les usages païens dont la peinture rehausse son art.

A tout prendre, la teneur de ce livre n'est pas motivée selon l'apparence de vérité, c'est à dire qu'il manque de cause et d'effet vraisemblables. La cause de la persécution des chrétiens, c'est qu'ils se sont relâchés dans l'exercice de leurs devoirs. Mais ils ne sont jamais présentés comme tels. Partout ils se montrent très pieux et non pas, comme Chateaubriand le veut, amollis par les délices de la paix; de sorte qu'il

n'y a point de cause pour que "le feu de la colère du Seigneur" éclate. C'est donc une grande inconséquence dans un livre que l'auteur prenait tant de soins à écrire; d'autant plus qu'il fait de ces pauvres chrétiens des victimes expiatoires. Quel crime allaient-ils expier? Au milieu des richesses et des honneurs, ils nous paraissent très religieux, très humbles. Aucun dieu n'aurait pu éprouver ses créatures d'une manière aussi cruelle que ce Dieu de Chateaubriand, qui "hait, aime et venge." Peut-être la cause cachée est-elle sous leur condescendance aux contes profanes d'Eudore, et aux chants homériques de Cymodocée; mais c'est plutôt la complaisance de Chateaubriand lui-même, qui aime parfois à s'épanouir sur les sujets anti-chrétiens et qui s'y trouve chez lui, là comme dans les théories préférées par Microclès dans la défense de sa secte philosophique.

A notre avis, en sa qualité d'apologiste, Chateaubriand ne devait pas faire le discours du sophiste Microclès si attrayant, s'il voulait prouver la vérité de la religion chrétienne. Il y vante trop le bon rationalisme aux dépens même du Christianisme, jusqu'au point de trahir sa tendance à le favoriser.

La mort du Christ n'a pas satisfait ce Jéhovah qui "hait, aime et venge" il lui fallait une autre victime pour sauver l'Eglise chrétienne et pour enchaîner de nouveau le démon qui la ravageait. Il s'était donc libéré cet adversaire que le Christ a rendu impotent et il désolait encore les cœurs des "hommes... Pauvre homme! s'il la mort du fils unique de Dieu est insuffisante pour racheter son âme, et s'il a besoin d'un plus grand rédempteur dans le fils de Lesthénès pour être délivré de la mort spirituelle causée par les "péchés" qu'il ne commet point! En aucun endroit, on ne peut trouver quoi que ce soit qui pût être dérogameur à la sainteté qui caractérise la communauté chrétienne. Ils vivent dans la pauvreté, subissent des tortures pour leur foi, travaillent arduement et remercient Dieu pour le bien et le mal. Je le répète, s'ils sont éprouvés par le Seigneur, au milieu de leur destitution; c'est un dieu sans entrailles.

En exigeant une nouvelle victime pour faire triompher le Christianisme, Chateaubriand démontre un mauvais tact chrétien, car tout en jouant le rôle d'un chrétien entêté, il ravale l'oeuvre suprême de Jésus-Christ. Quand tout est dit, le pour et le contre, Eudore, "cet agneau nouveau" était mort en vain. Son sang n'a pu laver les péchés du peuple innocent de tout délit. D'ailleurs, son sacrifice ne causa pas le triomphe de l'Eglise chrétienne, comme le sous-titre des Martyrs semble nous le faire entendre. C'est la victoire de la croix de Constantin sur l'aigle romain, qui a établi le prestige de la religion chrétienne comme la puissance d'Etat.

Comme Chateaubriand et René, Eudore aime à réfléchir sur ses fautes anciennes. Dans son récit entier on remarque un accent de profane langueur qui trahit un homme qui se fait chrétien par honneur. En lui donnant un caractère semblable au sien, Chateaubriand pêche contre la maxime qu'il fait prononcer à Démocrite, --- " Craignons l'exagération qui détruit le bon sens " (p.20). René même n'est pas un si fidèle prototype de Chateaubriand qu'Eudore qui aussi bien que son créateur, se trouve la cause du malheur d'autrui (p.176) et arrive "trop tôt au but de ses desirs, et parcourt" dans quelques années les illusions d'une longue vie" (88). C'est un homme d'une instabilité extrême, qui ne sait que devenir, que croire, et qui même dans le sein du Christianisme se plaît à raconter les jeux des néréides qu'il a cru voir dans la grotte de Neptune (83) et de délaier Mervée de l'histoire des travaux d'Hercule et de Thésée. Il n'est que trop vrai qu'Eudore cherche dans le Christianisme une fontaine d'amour inépuisable, intarissable, sans cesse renouvelée où l'on pût plonger tout son être, et de cette manière se guérir "de la manie d'être."

Eudore même au milieu de sa confession, entre-mêle son récit d'épisodes où il regrette les choses et les scènes qu'il a abandonnées. Parlant d'une de ces nuits passées au bord de la mer qui lave les pieds de Rome, il n'hésite pas à déployer toute son imagination pour rendre le démon de la volupté

incarné en Velléda aussi touchant que possible. Il s'enivre de ses aveux et aime à se nourrir de sa flamme. (p.164) Pendant son repentir, il ne peut pas se contenir dans un état solennel. Il ^{en}oublie le sérieux parfois, pour peindre devant l'évêque de Lacédémone, qui tout à l'heure a condamné les chants païens de Cymodocée cet être extraordinaire--Velléda. Il remarque en elle tout ce qu'il y a de capricieux et d'attirant--son regard, sa bouche, son sourire, ses manières voluptueuses. Rien n'échappe à l'ancien habitant de la maison d'Aglée.

Il est étonnant comment Chateaubriand sait rendre les choses païennes touchantes et charmantes. Le premier chapitre révèle à merveille les mœurs des païens. Ils sont présentés comme un peuple reconnaissant, hospitalier dont la vertu suprême est--la modération. Vraiment, il n'y a rien dans leurs mœurs et coutumes qui pût condamner ces gens si bien disposés. Mais dépassons les sphères humaines et contemplons la présence de ce démon de la volupté avec les yeux de Chateaubriand. Il pleure, ce pauvre ange déchu et se plaint contre l'injustice de Dieu en disant, qu'il ne nourrissait contre le Créateur aucun sujet de haine. C'est un être très sympathique, même à celui qui a pour but d'abîmer le paganisme.

Approchons maintenant l'épouse D'Eudore. A la naissance de Cymodocée on a prédit que la future fille d'Homère deviendrait célèbre par la sagesse. Dans "Les Martyrs" au contraire, l'auteur la fait très légère, d'esprit faible et peu profond. Le plus grand ressort de sa vie c'est la passion. Elle est convertie par son amour pour Eudore. Pourtant, sa foi n'en reste pas moins païenne, car même en déclarant son bon vouloir d'embrasser le culte chrétien, elle ne le fait qu'avec le regret de cesser d'être la petite fille d'Homère et devenir une austère chrétienne. La cause de sa conversion n'est pas dans la conviction acquise de la vérité de l'Evangile, mais dans sa passion pour le héros du récit qu'elle venait d'entendre pendant son séjour chez la famille de Lesthénès. Elle dévoile son âme en avouant à son

amant--"que ta religion soit la mienne, puisqu'elle enseigne à mieux aimer"
(205) Son changement de religion est trop subite, trop inopiné, pour être raisonnable.

Elle n'est pas une chrétienne entêtée comme Chateaubriand. C'est un être vacillant, irrésolu, qui flotte entre les deux cultes, sans oser ni abandonner l'un ni embrasser l'autre. Ses yeux se remplissent de larmes au moment de quitter ce temple "où elle fut nourrie du nectar des Muses à défaut du lait maternel." elle regrette ces héros homériques et ces Muses dont elle était la prêtresse; et elle se sent "domptée par le génie du père des fables" (U.A.) Ce sont les marques gracieuses--selon Chateaubriand lui-même--de la religion paternelle, qu'elle a une grande répugnance d'abandonner.

Le livre entier est parsemé de ses hésitations et de ses regrets. "Avez-vous bien pensé à votre résolution; ne craignez-vous ni la prison ni la mort? Votre foi en Jésus-Christ est-elle vive et sincère?" lui demande l'évêque au moment de l'accepter au giron de l'Eglise. Elle hésite, avant de donner sa réponse presque forcée. Quand elle reçoit le baptême des mains de Jérôme, elle ose mêler à la religion acceptée les accents du paganisme; et à la veille de sa mort même elle s'appelle la fille d'Homère en exprimant ses regrets qu'il ne lui soit plus permis d'implorer les Grâces et les Muses. Mais, elle n'a pas sujet de se plaindre; elle a déjà chanté le plus beau chant qu'ait pu produire la prêtresse d'Homère.

Peut-être on doute maintenant que l'accent de cette fille de Démodocus soit indécis, et très hésitant du moment qui précède sa conversion jusqu'à sa mort. "Ce ne fut pas sans répandre des larmes que Gynodécée se sépara des marques gracieuses de la religion paternelle," écrit Chateaubriand. D'après ces mots, Chateaubriand lui-même semble agréer la vérité des "marques gracieuses" de la religion qu'il était de son devoir d'abaïsser au profit du Christianisme. Aussi, "les accents confus de son ancienne

religion "sont très fréquents chez Gynodécée. Elle achève sa courte vie par un chant qui est tout à fait opposé aux principes du vrai christianisme. Les démons de la volupté font plus de merveille en elle que les anges purs de l'innocence. La passion règne suprême dans sa courte vie, et la connaissance qu'il y a un Vénus chrétien, semble triompher de la religion païenne.

"Les Martyrs" est une œuvre enchantresse. Elle nous charme plutôt par les endroits où règne le génie grec que par ceux où règne le génie chrétien. Les parties qui excitent notre admiration sont vraiment celles qui se rapportent à l'esprit religieux ou artistique de la Grèce ancienne. "Ame de l'univers, volupté des hommes et des dieux, belle Vénus, c'est toi qui donne la vie à toute la nature!" De telles apostrophes émeuvent notre âme comme les chants corrupteurs de Gynodécée. Loin de nous la pensée qu'il n'y a pas de beautés du Christianisme dans cet ouvrage. Il y abonde aussi les images poétiques du génie chrétien, mais leur nombre n'excède pas celles qui poétisent la mythologie hellénique. Il semblerait que Chateaubriand apportât toute la poésie de la Grèce au service du Christianisme. Il adoucit même les peines de l'enfer: son Tophet n'est pas un lieu de feu. Les condamnés n'y souffrent que d'être privés des perfections de Dieu tout en les connaissant. L'élément qui brûle la chair n'est plus là.--Par surcroît, il ajoute sa propre sensibilité, ce qui porte l'âme à considérer cette apologie comme un "pastiche sentimental." En effet, c'est par les éléments élans de sa sensibilité qu'il a prouvé le Christianisme à ceux pour qui les dogmes étaient dépourvus de toute beauté et qui se laissaient convaincre par elle au dépens de la vérité.

Tout en constatant la sincérité de l'auteur des œuvres comme le "Génie du Christianisme" et "Les Martyrs" on se heurte contre une apostrophe prononcée par Chateaubriand même à la fin des Martyrs. Faisant ses adieux à la Muse qui l'a soutenu dans son essor épique, il avoue, qu'il a "consacré l'âge des illusions à la riante peinture du mensonge" et que dorénavant, il

empliera "l'âge des regrets aux tableaux adâres de la vérité. (374)

C'est un peu vague, mais la vérité n'en est pas moins claire qu'il considère son oeuvre passée comme "la riante peinture du mensonge" résultat naturel de l'âge des illusions; et comme tel, ne devant pas être considérée sérieusement. Ses illusions de jeunesse quoique mensongères, trouvèrent leur cadre dans la religion chrétienne d'où elles sont sorties en images pleines d'une beauté qui enchaînait leur source païenne.

LE CHRISTIANISME DE CHATEAUBRIAND

L'HOMME ET LA RELIGION

Au moment d'écrire l'Essai, Chateaubriand assure qu'il était "chrétien et très chrétien" (Mareau)53. Concluons-nous que l'auteur du Génie était de même et que "la nature religieuse est, "en vérité," au fond de cet ouvrage"? Plus tard, après avoir écrit le Génie, il assurait qu'il ne démentait pas une syllabe de ce qu'il avait écrit dans ce livre. Il se peut bien que ces écrits suivent assez étroitement cette affirmation, solennelle, mais ses paroles orales à quelques-uns de ses amis, sa vie même, ne se conformaient pas assez étroitement à cette assurance formelle.

On ne sait que dire en face de ce dilemme. La confusion devient plus grande quand une voix de plus nous avertit-- "O âmes dévotes,...prenez-garde, c'est peut-être du poison que vous savourez." (Lassère 133-4) Sans beaucoup de délibération, ceux qui examinent sa foi, la proclament nulle, puisqu'elle est pénétrée du cynisme et de l'incrédulité de l'auteur qui s'adore lui-même dans son oeuvre, comme dans la nature qu'il crée et espère en recevoir autant de ceux qui devaient satisfaire son égoïsme colossal.

L'nullité auprès des hommes représentants de son siècle était la grande cause de l'ennui qui le poussait à se rendre célèbre aux yeux de ses contemporains, en repliant sur lui-même, sur son amour-propre, et en prenant des attitudes qui attiraient l'attention publique. Il vise à la surhumanité à la divinité de son être, et pour y parvenir, il emploie l'égarement de son esprit raisonneur, même son dérèglement et ses poses. Dans ses actions, il est un fastueux qui étale sa divinité pour ainsi dire, à profusion et l'adore lui-même.

Il est doué "l'amoureux du geste, de l'attitude et du verbe" (Rouff25) Tous rendre sa pose éclatante, il emploie sa passion du beau et celle de l'effet, avec lesquelles il éblouit ses admirateurs, même quand

ils voient, comme Veuillot, que "Chateaubriand est l'homme de pose, l'homme de phrase; toujours affairé de sa pose et de sa phrase, qui pose pour phraser et qui phrase pour poser, qu'on ne voit jamais sans pose, qui ne parle jamais sans phrase." (Lemaître)

Sa vie et son oeuvre apologétique, quoique sincère à quelque égard est un grand et glorieux geste. Presque tout y est affecté et recherché. Et ce geste lui coûte des épithètes comme "chrétien qui proclame le Christianisme sentimental, chrétien d'attitude, l'empoisonneur dans une hostie, un trompeur qui cache le venin sous l'écuse religieuse et dont la moralité est plaquée." Peut-on dire de Chateaubriand qu'il n'est qu'un Tartufe exalté, "à l'imagination éclatante et à la voix harmonieuse," qui déploie la religion sur les tréteaux, ou est-il un Polyeucte qui en termes nets confesse sa foi? Joue-t-il un rôle devant son public ébahi, ou est-il plein de l'honneur qui ne lui permet pas cette tromperie? Des hommes tels que Bertrin pensent que sa religion était de bonne aloi; et que son confesseur ne joue point un rôle qui ne sert qu'à donner issue à ses harmonies contenues et à ses images accumulées. De l'autre côté, il en est tels que Cinguené qui tout en le croyant homme d'honneur, ne voient point en lui un chrétien mais un écrivain, désespérant de trouver la gloire dans le camp philosophique où il y avait tant de célébrités incomparables, prend un sentier non encore tracé ou, en d'autres mots, devient l'apologiste du Christianisme.

Avec toute sa piété, prétendue ou sincère, on ne peut pas allier ses propres paroles. Il faut que les hommes fassent du bruit à quelque prix que ce soit. Peu importe le danger d'une opinion si elle rend son auteur célèbre; et l'on aime mieux passer pour un fripon que pour un sot. (Bertrin) Bertrin lui-même qui défend la sincérité religieuse de Chateaubriand lui impute à raison deux griefs: d'abord ses paroles orales témoignant son peu de souci des matières religieuses, même de celles qui sont devenues sa croyance; puis ses moeurs légères. Il ne fallait pas écrire son livre à Bertrin, car il

marque son but en révélant ces deux griefs. Il est vrai que Bertrien accumule toutes les preuves possibles pour prouver la sincérité religieuse de Chateaubriand mais ces preuves sont du temps de la vieillesse de celui-ci, où l'âme naturellement se tourne vers Dieu et commence à se repentir sur le lit de mort.

Quelle est en essence, la religion promulguée par Chateaubriand? Ce n'est pas l'exaltation de la morale bien qu'elle pût en faire partie. On chercherait en vain les luttes morales dans la vie de notre apologiste, ^{les} et pourtant ce sont ces luttes qui le plus éminemment distinguent le Christianisme. La vérité en est qu'il ne goûtait guère ces luttes entre Dieu et le démon sur le terrain du cœur humain, quand René était déjà mort en lui. La vie s'ouvrait à lui et le lançait dans la société légère de Paris, qui dédaignait les voix innées qui seules eussent pu développer dans son âme le besoin de conflit de la volonté Cornélienne avec la passion Racinienne.

Ses relations avec Béranger sont très connues. Il se délectait dans les chansons de ce poète populaire. Il avait donc raison de douter de l'innocence de ses veillées, d'être conscient de sa complaisance pour les fautes de frivolité de se savoir un sujet tout prêt à faillir; il avait raison de se demander, si ce qu'il avait écrit était selon la justice, car il n'était que trop évident qu'il était bien loin de la perfection morale et de la charité évangélique. Oui, il aurait fallu qu'il fût plus chrétien, plus ferme à la vue de ses faiblesses, plus clairvoyant dans sa confusion. Suivons le jugement de sa propre plume: " Un livre suffit-il à Dieu?.. Or, cette vue est-elle aux conformes au Génie du Christianisme? Qu'importe que j'aie tracé des pages plus ou moins brillantes sur la religion, si mes passions jettent une ombre sur ma foi? (Bertrien 36)

La foi avec tous ses extraits n'était pas assez puissante en Chateaubriand pour déraciner les penchants profanes qui avaient déjà trop de forces. Il était porté au désespoir et à la mélancolie, triste d'une passion inassouvie et impie. Il ne pouvait les vaincre car son âme

Il ne pouvait les vaincre, car son âme restait vacillante entre le doute et la foi, et sujet aux atteintes et de la bise aride qui dessèche et glace et de la bénédiction des tièdes rosées qui envoie le ciel pitoyable--comme il l'exprime dans les Mémoires.

Ce sont les poètes qui ont embelli le Christianisme et qui ont proclamé que c'est en eux que réside la poésie. Dante l'a fait; Milton aussi Chateaubriand les suivit, peut-être avec plus de sensation chrétienne, mais avec moins de vrai sens chrétien; car c'est par le sentiment que Chateaubriand se penchait vers la religion dont les préceptes étaient si pénibles à suivre pour celui qui, né humaniste, était si ardemment épris du paganisme sensuel. Le christianisme, selon lui, est cette union de l'âme de son fondateur avec le corps sensible formé par les sophistes; en d'autres mots, citant Moreau, ce sont les "rêves des sages athéniens réalisés par la sagesse chrétienne." L'âme de Chateaubriand naturellement païenne, et en même temps très sensible, sympathisait avec les choses qui flattaient sa passion en évoquant pour elle une Phèdre, une Héroïse et ces fictions de l'imagination qui représentent la passion éternelle régnant au sein de la religion du Christ.

Des sphères ecclésiastiques, il n'a pas reçu, ce qu'il espérait-- l'adulation et la louange dues à un grand homme gagné au bercail de l'Eglise, qui établissait l'empire de Dieu sur la terre. Atala et le Génie, au temps de leur publication avaient aveuglé le clergé par leur trop vive lumière; mais aussitôt que l'éblouissement fut dissipé, on commença à entrevoir la cause réelle de la conversion, de l'auteur. Ces pauvres prêtres...un peu ingrats "le traitent d'apostat, et ne voient derrière le masque qu'un dangereux jacobin" dont le culte est la profession de la foi dans l'art, qui reste païen même dans ses écrits les plus religieux. Mais ce n'est qu'après 1820 qu'éclata cette dissidence dans un même camp, au temps où la politique de Chateaubriand se ne se conforme point au zèle pour la charité proclamé avec tant d'effusion sentimentale dans le Génie.

--il lutte contre le parti dévot du baron de Damas, et seconde Montlosier dans ses différends avec la Congrégation.

quel sera le résultat naturel de cet état de choses? Il est évident que la Chrétienté ne veut pas se conformer à lui; alors, les fondements qui le soutiennent s'écroulent et Chateaubriand s'écrie: "Le cœur me saigne; pauvre religion!" Comment peut-on imaginer le monde chrétien existant sans la main habile de Chateaubriand pour le diriger? Mais c'était l'influence politique qu'il avait désiré exercer au Vatican qui s'écroulait, en dépit de son livre que le pape avait prétendu lire devant lui.

Ce laïque qui avait si fermement défendu la foi chrétienne, aspirait à des honneurs ecclésiastiques: il prétendait régir à Rome, au Consistoire. Mais vient la désillusion, il écrit à Fontanes: "Vous n'avez pas l'idée du scandale des mœurs et de l'incrédulité de ce pays; cardinaux, prélats, moines, c'est à qui sera le plus débauché--" (Rouff 127) "La société du cardinal Consalvi se compose de femmes." Il avait toujours vu cela, mais il ne le proclame qu'au moment de son échec et de son humiliation. Il est intéressant à remarquer que celui qui fulmine ainsi contre le dérèglement des mœurs du clergé, tolère plus tard les vices du cardinal Albani et donne des raisons bizarres pour justifier son attitude. "Je crois le cardinal Albani sincère. Il est d'une indifférence profonde en matière religieuse; il n'est pas prêtre; il a même songé à quitter la pourpre et à se marier. Il n'aime pas les Jésuites; ils le fatiguent par le bruit qu'ils font; il est paresseux, gourmand, grand amateur de toutes sortes de plaisirs." (Villemain 421) Voilà un défenseur des mœurs chrétiennes! Devant ces faits, on s'accorde à dire avec Sainte Beuve, que le Christianisme de Chateaubriand permet tout et n'empêche rien, qu'il est fondé sur la pratique des préceptes favorables à l'amour-propre de celui qui a embrassé ce qu'on peut appeler, le mode de religion, qui tient l'imagination têtue plus sacrée que l'esprit par sa ferveur religieuse.

Après avoir vanté jusqu'aux nues la sincérité religieuse de Chateaubriand l'abbé Bertrin, dans un des moments où il s'oublie, avoue que la foi de celui-ci n'était pas très énergique. (307) Énergique, vraiment, quand le Christianisme marchait avec lui vers la gloire, vers l'amour-passion, et quand la religion était pour lui comme une servante qui lui ferait atteindre son but! Du moment qu'elle ne lui prodigue pas les honneurs, il change de ton. Sa vanité s'aigrit et il s'abandonne aux murmures mal étouffés; dès lors ce n'est plus la question du progrès, mais du déclin de la religion. A Rome "ce n'est qu'avec des efforts prodigieux qu'il conserve un reste de foi" (Bertrin 302) car, selon lui, on sent déjà la décadence du culte, comme suite naturelle de l'indifférence des hautes sphères ecclésiastiques qui ont presque oublié le défenseur de la religion dont il se faisaient seuls les maîtres. Inutile de dire que la chose est très amplifiée et que la vraie situation est exagérée; mais qui peut blâmer Chateaubriand d'avoir vu tout en noir, après avoir servi la cause de la religion si fidèlement pour une si maigre récompense.

L'idée religieuse, bien entendu, ne l'a jamais délaissée; en effet elle grandissait, quelque teinte du scepticisme de sa jeunesse, se précisant dans son indépendance de l'esprit. Mais à ce qu'il semble, pendant les dernières années de sa vie, il est entré dans le giron de l'Eglise en sincère chrétien. Les idées religieuses qui l'inspiraient au moment où il se donnait pour tâche de défendre cette grande institution du Christ lui revenaient pour lui donner *force dans* l'épreuve de sa vie inactive. Des jours sereins succédaient enfin aux jours troublés pendant lesquels il s'était laissé guider par son imagination trop vive en disant: "Je suis chrétien sans ignorer mes faiblesses, sans me donner pour modèle, sans calomnier mes voisins." La sérénité devint un élément de son Christianisme et le renouvela, en l'épurant et en lui donnant plus de la profondeur et de la pénétration d'un croyant.

A l'âge de soixante-treize ans, il avouait que sa foi à la vie temporelle s'affaiblissait à mesure que la divine foi, latente depuis sa jeunesse, croissait de plus en plus. Ce qu'il entendait dire par cela est un peu vague. Voulait-il exprimer, ce qu'il a tant de fois déclaré,---son indifférence à tout sauf la religion, ou son mépris de l'homme et son incroyance en tout---la religion exceptée? Quelle religion? On se demande ce que signifie tout cela et ce qu'implique cette profession de demi-croyance, car chaque fois que Chateaubriand confesse qu'il ne croit en rien, il ajoute---"excepté en religion." Quelle est la religion qui enseigne à aimer Dieu et à haïr l'œuvre de ses mains? Celui qui se félicite que dans la cité qu'il contemple à ses pieds, il n'a pas un seul ami, comment peut-il croire en tout ce que la religion propose, s'il oublie la charité chrétienne? Croire en Dieu et en même temps nier la bonté de son œuvre ne s'accordent point à moins qu'on ne nie la bonté de Dieu même. Sur ce point, Chateaubriand a montré si peu de jugement que les plus fortes "bertrinades" ne sont pas capables de le tirer de cet embarras. Ces paroles sont d'autant plus étonnantes qu'elles venaient de celui qui avait toujours nourri sa vanité à la source qu'il a dans la suite, polluée de son indignation. Au temps où son goût pour les sympathies de ses semblables s'éveillait, il cueillait leurs applaudissements et leurs approbations avec édification.---Son aversion pour les hommes fut peut-être causée par l'état vil où il les trouvait, et il est probable que c'était son amour de l'humanité qui s'y cachait plein de sympathie et de pitié, comme il est évident dans certains endroits de son œuvre.

La religion pendant les années de sa jeunesse était sa Muse. Elle était comme *Ame de Beaumont*, son inspiratrice, comme *Mme Justine*, sa bienfaitrice, comme *Mme de Noailles* son rêve perpétuel. Mais pendant ses dernières années l'Enos et l'Erie qui bouillonnaient dans ses veines furent calmés par les mêmes idées religieuses qui auparavant le stimulaient et

le fortifiaient dans sa foi naissante---car elle a toujours été en lui comme une semence.

Le pauvre Chateaubriand se confessait en avouant "qu'il croit au Christianisme pendant vingt-quatre heures, puis le Diable vient qui le replonge dans un grand doute." Ce doute n'est pas seulement le doute sur Dieu, c'est le doute qui lui fait avouer devant Sismondi et Mme de Duras que les signes d'écroulement de l'esprit religieux sur toute la terre sont très évidents. Sans doute, il voulait aussi parler de la religion catholique. Dans la société, il prophétisait la fin des religions et le triomphe du rationalisme.

Chateaubriand croyait comme Vauvenargues, que "la gloire est la preuve de la vertu." Il dit lui-même qu'il n'est touché par aucun intérêt humain, tel que la vertu et le vice, le sceptre et la houlette, le travail et le loisir, la prospérité et l'adversité---tous lui sont indifférents. Quelle sera donc la règle de sa morale? L'abbé Clergeau répond que "le beau moral ou l'honneur, voilà le mobile suprême de tous ses actes." Cette déclaration peut être contestée, car la morale de Chateaubriand est de la mode antique qui fondait la vertu de l'homme sur l'estime de soi-même---ce qui est tout à fait opposé aux préceptes de l'Eglise, qui rabaissent l'orgueil de l'homme au point de lui faire se croire chétif et faible. On sait bien que Chateaubriand est loin de cette humiliation chrétienne. Lui, qui s'épanche contre "ce péché de Satan" est le plus orgueilleux des hommes; mais ce détail n'est pas important, parce qu'on sait que l'oeuvre est toujours supérieure à l'ouvrier.

Examinons cet honneur qui est le plus grand ressort de sa vie. C'est l'honneur qui n'a aucun rapport avec la morale pure; c'est l'honneur altier qui est un peu celui des anciens preux, de la chevalerie, mais pas entièrement, car la gloire y est presque toujours au-dessus de la vertu. Il fera tout son possible pour gratifier son amour-propre, pousser son esprit aventureux jusqu'à l'extrémité, et cela sans scrupules pour conquérir l'ad-

miration publique par n'importe quels moyens. A ce point, on se rappelle que quelque part dans "Julie" de Rousseau, le milord Edouard dit à Saint Preux qu'à Paris on se borne à faire de bons livres au lieu de bonnes actions. Bien que cela ne puisse pas être appliqué à Chateaubriand littéralement, néanmoins, l'essence de sa morale est là. Son honneur qui est hermétiquement lié avec sa morale est l'amalgame de ses sentiments, de ses idées et de ses instincts, non selon la règle conventionnelle, mais selon celle de Chateaubriand.

Lassère appelle cet état de la vie morale, où l'émotion est à peu près profane--le libertinage mystique. Joubert lui-même affirme que dans les écrits de son ami "l'âme est toujours mêlée avec le corps et ne s'en sépare jamais. (Lassère 143-3) Tout est une voluptueuse orgie dans Chateaubriand. La phrase même parle aux sens, et par sa sonorité charme l'oreille. Il nourrit jusqu'à sa fin une flamme profane, un idéal d'ivresse, auxquels il mêle la religion dont il fait servir le prestige à ses buts personnels. "Ce n'est pas Dieu seul que je contemplais sur les flots dans la magnificence de ses oeuvres. Je voyais une femme inconnue et les miracles de son sourire; j'aurais vendu l'éternité pour une de ses caresses." Voilà un double rôle de celui qu'on appelle--"that eternal philanderer" : l'homme qui idéalisait en même temps l'ange des saintes amours et le démon des voluptés; l'homme joignant aux aspirations divines des plaisirs charnels et de fatals désirs. Va-t-il au tombeau du Christ dans des dispositions de repentir? Non, il y va pour la gloire de se faire aimer d'une beauté sensible à la gloire. Est-ce tout? Non, "J'allais chercher des images." Images! Voluptés! Plaisirs! ce sont les éléments que Chateaubriand cherche dans le Christianisme. Son Rancé énonce les regrets les plus profanes, les plus païens; son Eudore même dans sa ferveur fanatique traîne en longueur les dérèglements sensuels d'Augustin, de Jérôme, et de Pacôme. Or, c'est la Sylphide que Chateaubriand recherche dans le Christianisme, et si Lassère n'est pas entièrement justifié, au moins il n'est pas loin

de la vérité quand il identifie le Christianisme de Chateaubriand avec la Sylphide (134), ce qui est la même chose que de dire que Chateaubriand a conçu la religion sous l'aspect de la sensualité.

C'est une vérité absolue, que les grands hommes ne sont pas des chastes. Chateaubriand, tout en considérant que le Christianisme favorise les voluptés de l'imagination et qu'il est de l'ordre de la chair, "fait avec une pleine sécurité ce qui lui passe par la tête sans s'approuver, ni se blâmer le moins de monde." (Bertrin 357) Il ne fait pas grand cas de sa part dans les morts de Mme de Beaumont, Mme de Custine, Mme de Duras, dans la démence de Mme de Noailles, causées par sa convoitise satanique de la destruction. Jupiter même avait été plus humain quand il aimait une mortelle, que Chateaubriand qui s'immolait ses victimes et qui pour assoupir sa conscience restait fidèle à leur souvenir. Voilà son honneur si vanté! C'était la manière d'aimer de cet homme orgueilleux, vindicatif, fidèle à lui-même, qui semait les catastrophes à chaque pas. En deux mots, c'était un Narcisse amoureux de sa propre figure, qui s'aime dans sa Sylphide, qui s'adore dans Mme de Beaumont, qui se plaît dans Mme de Custine. Quoiqu'il fût béni de tous les dons d'Eros, cependant, sa vie était gouvernée par Eris, cette Discordia qui enflammait son imagination et embrasait son être entier. Et l'abbé Clergeau ose dire que la volonté en Chateaubriand fut la puissance maîtresse; il l'osa présenter comme ayant une volonté toujours droite, et comme menant une vie innocente de tout artifice, comme "l'image fidèle de son Coeur de Chrétien." (Clergeau 184) Il est évident que l'abbé Clergeau était réglé par les préjugés partiels de sa profession, quand il écrivait que "Chateaubriand a donné à son imagination la stabilité d'une conscience...." Quelle stabilité! L'imagination qui vole d'un objet à l'autre, et ne se contente d'aucun rêve réalisé, d'aucune ombre rendue tangible! Au lieu de la conscience nous ne trouvons qu'un entêtement dans ses passions charnelles, qu'une opiniâtreté dans ses projets bons ou mauvais.

Quelle peut être la conscience de celui qui a oublié sa femme pendant douze ans? qui de peur de se réunir à elle se hâte de courir en Italie? Il est étonnant qu'au moment d'exhausser le sacrement de mariage, on le trouve à la campagne avec Mme de Beaumont. C'est bien se comporter selon les règles prescrites par l'Eglise à l'égard des époux, que de rester indifférent à la plupart de cent-soixante billets de sa femme lui demandant la compagnie qu'il n'épargnait pas à d'autres! Il se jugeait lui-même quand il écrivait dans le Génie-----"Celui qui n'a point fait le bonheur d'une première femme....celui-là ne fera jamais la félicité d'une seconde..." Vraiment, notre héros qui prônait et chantait des odes à la virginité, était lui-même à la poursuite d'amours charnels qu'il assouvissait...et puis cherchait une nouvelle conquête. Mais.....il reste fidèle au souvenir. Il paie une demi-pension au fils d'une anglaise, Mme Fallon, qu'il a connu il y a dix-sept ans (c'est précisément l'âge de ce jeune homme). Nous passerons outre sur sa liaison avec Mme Récomier, qui n'est que trop connue. Lescure a donc raison de s'étonner de ce cas si embarrassant de l'homme qui entre au giron de l'Eglise "pour refuser de rentrer au giron de la famille."(74)

De l'autre côté, on lit ce que Victor Laprade écrit dans sa lettre à Biré, où il peint Chateaubriand avec les couleurs les plus favorables. Il nous dit que Chateaubriand pratique de telles austérités qu'il fallait toutes les supplications de sa femme pour le faire fléchir quelquefois. (Bertrina 389) En pratiquant la foi si ardemment, il n'avait pas un monde devant qui il aurait pu poser; sa femme en était le seul témoin. Mais ce n'est que vers la fin de ses jours qu'il se tourna vers la pratique véritable de la religion en avouant que "quand on a beaucoup de jours, on doit s'accuser de beaucoup de fautes." (392) On ne peut pas nier que les huit dernières années de sa vie n'aient été passées dans la contemplation des choses qui nous attendent au delà. D'ici là la ferveur de sa

prière quotidienne dans la petite chapelle contigüe à son alcôve; de là la retractation de ses écrits opposés à l'enseignement de l'Eglise. Très beau que tout cela; on ne le lui impute pas à tort. Mais comment le juger sur les opinions qu'il a exprimées ironiquement juste au temps où il écrivait ses chefs d'oeuvres à propos des sentiments religieux manifestés dans ses livres, afin, déclare-t-il, de se conformer, par ce moyen, aux beaux esprits dont la religion mystérieuse convoitait la reconnaissance.

On doit pardonner promptement ce défaut de Chateaubriand, puisque, jugeant de la lettre de Joubert à Mme de Beaumont à propos du Génie, on conclut que Chateaubriand n'était pas encore accoutumé "à regarder avec quelque faveur le Christianisme" pour respirer avec quelque plaisir l'encens" s'habituer au culte chrétien, et le couronner de son jugement favorable exprimé dans les termes éloquents d'un enchanteur. Aussi, est-il évident que la foi de Chateaubriand n'était pas assez profonde pour en faire un dévot chrétien; au contraire, quelques uns le considèrent comme un hérétique, qui pose pour un pieux incarné et se cache derrière son éloquence émouvante. D'ailleurs, tandis que le monde clérical exigeait de lui la doctrine fondée sur la conviction personnelle, le monde de salon lui demandait de l'esprit, pas l'esprit du Christianisme qui émeut et ne brouille pas, mais celui qui trouble l'âme par les sens lesquels cet esprit excite.

Pour Chateaubriand ce sont les choses mystérieuses qui constituent la religion. Quand il conclut que la religion chrétienne possède un élément qu'il nomme "le merveilleux chrétien" et qu'il ajoute que "les sentiments les plus merveilleux sont ceux qui nous agitent un peu confusément," c'est une preuve que le mystère seul nous fait ressentir la divinité de la religion préférée; les choses secrètes, comme l'amour, l'amitié, l'innocence, l'enfance, la vieillesse sont si secrètes qu'elles se font une religion à elles, car, "le secret est d'une nature si divine," et faisant goûter aux hommes saints de l'Eglise tant de délices qu'ils s'écriaient: "Seigneur, c'est assez; je mourrai de douceur, si vous ne modérez ma joie."

L'homme qui est le plus grand mystère par le secret de sa naissance et de sa mort, se fait aussi une religion à lui. "Il n'y a donc pas de religion sans mystères" Chateaubriand, à ce qu'il semble, oublie que c'est la religion au plus haut degré qui fait fondre tous les mystères. En un grand sentiment de la nature laquelle on adore comme la création de la main de Dieu. Et s'il pense que Dieu est le grand secret de la nature, comment peut-on en déduire les dogmes qui ne sont pas des secrets mais de pures inventions cléricales?

Si la religion est quelque chose d'abstrait qui nous agite confusément et mystérieusement, on n'a pas besoin de tout ce merveilleux chrétien trouvé dans le moyen âge: la Vierge Immaculée qui donne naissance à Dieu même, la lutte entre les démons des ténèbres de l'enfer et les anges de la lumière céleste, et d'autres machines artificielles qui prétendent révéler les choses qui ne peuvent se voir et qui sont de pures sentiments éprouvés par un croyant vraiment sincère. Sur ce point Chateaubriand se contredit: les enfers et les cieux qu'il invente (et il s'oppose avec tant d'acharnement contre l'antiquité qu'il suit!) n'ont rien de vague, fors la seule parole que prononce le Père-Dieu dans les demeures de la clarté ineffable.

Chateaubriand s'est épris éperdument de "merveilleux." Il s'apprête d'abord à faire ressortir les excellences du Christianisme sur celles du paganisme. Bien qu'il ne manque pas à son devoir, néanmoins on entrevoit, bien plus, on sent que son génie ne se plie point, que sa puérilité ne cède point à la contemplation de ce "merveilleux chrétien." Quant à son "merveilleux païen" celui des grecs et des indiens, il reprend sa manière naturelle et laisse là sa gaucherie, ou si ce terme est injuste---son égarement dans le domaine du merveilleux.

Avant tout, il est douteux s'il sait distinguer entre les deux "merveilleux" puisque la différence entre eux est presque nulle. Il ne fait que revêtir les dieux d'un nom d'habits chrétiens et de cette manière

couvrir le classicisme du voile transparent de sa création grotesque du Christianisme--grotesque, car il est fondé sur la conception hellénique de la religion, et prouvé sur la valeur intrinsèque du sophisme des grecs. Lui-même, il sentait l'inutilité de ses efforts à faire quelque chose d'original de son "merveilleux chrétien."

L'imagination entraînait Chateaubriand au Christianisme comme au jouet de ses rêves. Ses rêves maîtrisaient tout son être moral---cette âme à l'essence double dont la partie la plus sensible prédominait et le poussait à convoiter les choses presque hors d'atteinte et l'en dégoûtait lorsqu'il les possédait. L'imagination fit de lui un aventurier; brisant les liens terrestres qui font de cette terre une prison pour lui, elle le pousse vers les choses mystérieuses. C'est par la voie du mystère qu'il arrive à son Christianisme et à l'amour des êtres visionnaires comme la Sylphide ou Velléda.

Il y a donc deux êtres en Chateaubriand:--l'être chimérique ou légendaire prédominait sur l'être réel, et se délectait dans l'illusion de son monde féérique où il régnait tout puissant--un monde créé par son imagination active qui succède à son imagination oisive, en d'autres mots dans sa vraie demeure, le Beau Idéal où il devenait "le nuage, le vent, le bruit....un pur esprit, un être aérien chantant la souveraine félicité." (Mémoires II p. 157) C'est là qu'il s'épanchait avec "Venimus ad summum fortunae"; c'est là qu'il cherchait ce qu'il n'y avait pas ni sur la terre ni aux cieux pour lui--la satisfaction de son amour-propre, qui aimait plus le glorieux que le solide.

Ses œuvres sont pénétrées de ce Beau Idéal, et c'est en les savourant qu'il perd son existence réelle et devient le fils d'un père fantôme. "Je trouvais à la fois dans ma création merveilleuse, toutes les délices des sens et toutes les jouissances de l'âme. Accablé et comme submergé de ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable ex-

istence; j'étais homme et je n'étais pas homme." Voilà comment parle celui qui sent quelque attrait vers les régions de l'aurore, celui qui a toujours parlé avec son cœur, rarement avec son intellect(entendement).

En examinant la foi de Chateaubriand telle qu'il l'a révélée dans son œuvre apologétique, on remarque qu'il fonde son Christianisme sur la beauté du dogme et du culte, sur l'utilité sociale de sa doctrine, moins sur la morale et nullement sur la vérité de sa doctrine. Quoiqu'il puise ses opinions dans le dix-huitième siècle, son exaltation religieuse se révolte contre ce rationalisme desséché; car épris de la beauté, il se forme un culte du beau plein des émotions que demandaient son être poétique et sa sensibilité aigüe. Le côté austère, s'il ne l'oublie pas, au moins il n'y insiste point. Tous les côtés merveilleux de la religion sont présentés dans un appareil qui cause du préjudice même aux dogmes. Aussi, on voit comment la pompe, les cloches, la musique font oublier les pensées sérieuses que susciteraient le péché originel, le ciel et l'enfer. Allons-nous blâmer Chateaubriand d'être si peu soucieux pour les dogmes essentiels sur lesquels repose toute édifice de la religion, quand un homme de l'église même, Mgr. Luzerne présente la religion sous sa forme aimable et la prouve par la beauté plutôt que par la vérité? Chateaubriand n'était pas un homme de l'église; il n'était, il nous semble, qu'un aventurier dans un rôle d'apologiste. Comme ses personnages, lui aussi, il demande un hommage même de la Divinité qu'il sent dans son être d'où elle rayonnait sur le monde extérieur. Or, son culte est l'adoration de soi-même, car il est douteux s'il sait distinguer entre Dieu et lui-même. Sa malsaine mégalomanie est plus forte que la religion qui ne peut rien faire contre son cynisme et son égoïsme glacial. C'est le culte de ses ancêtres qu'il continue--le culte de "la magnificence, des mœurs héroïques, des amours chevaleresques." (Albert) Le mystère est le premier pas; la beauté le dernier terme de sa religion; et cette

beauté est sa religion où les sentiments doux produisent un merveilleux qui offusque les yeux de notre âme pour laquelle il n'est permis d'entrevoir la vérité divine que confusément.

Il était né poète. Partout il cherchait des images pour rassouvir son âme inassouvie. Il est vrai qu'il les trouvait dans la nature, mais son aspiration était sans bornes. Son instinct idéaliste trouva enfin son aliment dans la religion, et son désir de la beauté, dans le catholicisme. C'est son goût d'artiste qui le dirigeait sur la voie apologétique. On n'hésite même pas à constater que la religion de Chateaubriand était sa passion artistique; car rien n'a une si grande puissance de convaincre que l'art pour l'âme.

En résumant le Christianisme de ses jours, Taine dit avec concision-- "On imposa à la vérité l'obligation d'être poétique et non d'être vraie." On peut ajouter que la vérité de la religion était jugée par les marques qui la rendaient aimable à cause de la beauté de son culte, et vénérable par la grandeur que lui communique son caractère divin et par celle aussi qui émane de ses ruines, de ces tombes que le passé a rendues imposantes. Il est donc probable que Chateaubriand écouta le conseil de Joubert, et s'évertua à remplir son ouvrage de beautés au lieu de vérités. C'est cet avis peut-être qui le faisait entreprendre dans sa thèse, non pas de "prouver que le Christianisme est excellent parce qu'il vient de Dieu," mais "qu'il vient de Dieu parce qu'il est excellent." Il est bien clair qu'ici la beauté crée Dieu, et qu'elle est seule capable de mener à la vérité.

Le talent de Chateaubriand se modelait sur le génie de Dante, de Tasse de Klopstock; surtout sur celui de Milton. De celui-ci il héritait d'un Christianisme poétique qui se présentait à lui plein d'avantages littéraires par la variété de ses sujets et de ses personnages angéliques et démoniaques. Dans une telle poursuite, le poète chrétien est plus aidé

encore par l'abondance des vices et des vertus qui sous l'attouchement de la magie de son imagination deviennent des anges ou des démons. Tout cela était acquis du Paradis Perdu; mais tout en acquérant ce surnaturel miltonien, Chateaubriand ne le développait pas sur les lignes que suivait le poète anglais: l'esthétique érigée sur la base morale. Pour Chateaubriand, si l'on nous permet de le répéter, l'élément moral est pour peu de chose; l'esthétique est tout. Partout la loi du beau lui en impose; il la cherche ça et là, dans le ciel, dans l'enfer, dans le visage de Velléda et dans la passion du démon des voluptés.

L'œuvre de Chateaubriand est le triomphe décisif de la beauté sur la vérité. Il s'agit de déployer le Christianisme avec tous ses agréments, non d'inculquer ses principes dogmatiques; de montrer la beauté de Dieu, non de discuter doctrinalement sur ses attributs à la manière d'Aquin ou d'Augustin. La poésie qui émanait des églises gothiques était l'argument le plus fort pour la cause de la catholicité toute dépourvue des dogmes desséchés. Voilà, une passion débordante pour la beauté mélancolique qui résiste à toute morale rigoureuse, une passion qui se cache dans l'ombre des ifs autour de l'église ancienne.

Le torrent romantique entraînait tout. Le Christianisme n'en fut point exempt. L'attrait du moyen âge apportait au culte ce qui y fleurissait de gothique, de religieux, de ruiné. La beauté mélancolique qui est la source de la poésie romantique, figurait aussi dans les livres de Chateaubriand où elle occupait une place plus grande que la religion elle-même. De là le titre premier du Génie--"Béautés de la Religion Primitive"-- qui serait plus propre au livre où le Christianisme est en grande partie considéré comme la religion littéraire. "Je me délectais à parler de malheur," dit-il. Il se délectait aussi à parler de la tristesse qui l'entourait. La mélancolie qu'il trouvait dans les vestiges du Christianisme moyen-âgeux, il l'idéalisait avec sa vieillesse, sa vétusté, ses ruines rongées par la dent du Temps.

Pour pallier sa mélancolie, cette note fausse dans son existence d'ailleurs si fortunée et si heureuse, Chateaubriand avait recours à la religion. Au milieu de ce mal universel faisant de celui qui en était atteint un dieu exilé pour qui la terre est trop étroite et les hommes une compagnie médiocre,--au milieu de ce mal, il apportait son "taedium vitae" dans le silence de l'Eglise, et il était apaisé par le son mélancolique de la cloche qui lui inspirait ce vague pressentiment d'une voix l'appelant au delà des bornes terrestres. Aucun son de la nature n'est si touchant que celui qui s'échappe de l'airain de la flèche par un bon matin d'été, lorsqu'il frappe l'oreille d'un être aussi sensible que René. Son cœur vide de tout espoir, se délecte dans les voix mélancoliques qui sympathisent avec ses moroses réflexions: " Au milieu de mes réflexions, l'heure venait à frapper à coups mesurés à l'horloge d'une cathédrale gothique; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église". Ce devait être une heure bien solennelle pour Chateaubriand, une heure bien venue qui restaurait la paix dans son âme chaotique. Rien de plus beau que cette religion des cloches qui par la voix de l'airain appelle les cœurs désespérés au silence de ses cloîtres, et leur offre un asile contre les tumultes de ce monde, une retraite où elle leur enseigne comment faire de leur vie un grand geste de beauté--beauté qui un jour sauvera le monde.

Souriau a trouvé un texte qui n'était pas destiné à la publicité. C'est la lettre de Chateaubriand à Mme de la Luzerne (1803) à propos de la mort de Mme de Beaumont. Dans cette circonstance, il exprime son espoir que la famille de son M. de la Luzerne fera bon accueil à ses idées religieuses. Au cas où quelques-uns les condamneraient, il se défend en leur faisant observer que: "quelle que soit notre opinion sur ces matières, la religion des tombeaux est respectable aux yeux de tous les peuples; et que sans être chrétien, on pourrait approuver des cérémonies chrétiennes dont le but est d'honorer la mémoire de ceux qu'on a aimés et de nous laisser l'es-

pérance de les retrouver un jour." (Souriau 55) Le Christianisme out-il eu un Nirvana comme les buddhistes, il l'aurait rejeté; mais l'idée de "joyeux prés de chasses" l'enchantait, et les anges qui, assis sur le bord de la nue, jouent de la harpe dans l'autre vie, le charmaient sans trêve.

Un mot de plus sous le titre de la religion du beau. "Notre but est moins de vous faire voir combien la religion est vraie que de vous faire sentir combien elle est aimable. Nous ne donnerons ici d'autre preuve de sa vérité que sa beauté," écrivit très avant la publication du "Génie", Mgr Luzerne. Ces mots pourraient être exprimés par l'auteur de ce livre où la vérité est peut-être entièrement enfoncée par le charme artistique qui enveloppe le sentiment religieux du sentiment esthétique. Pour un poète, il n'y a de vérité que celle qui existe dans son imagination créatrice ~~construite~~ se délectant dans les harmonies des chœurs. Le dogme d'un Dieu en trois personnes, ou celui de la rédemption de l'homme, sont moins du ressort de la poésie que l'éclat de la religion chrétienne, la bonté qui la pénètre, la divinité qui brille dans chaque aspect de sa manifestation? Avant tout, le Christianisme est mélancoliquement beau; de là suit sa vérité, car l'émotion que cause son charme dans nos âmes et les sensations qu'elle inspire établissent en nous ce sentiment d'intuition, ce vague des passions. Or, la religion n'est pas la croyance; elle est le sentiment éprouvé au contact de la beauté. C'est une religion peu exacte, peu approfondie, mais très attrayante.

III Le sceptique--le nihiliste--le sataniste.

Cependant, on ne peut jamais oublier Chateaubriand lorsqu'il était bien loin de l'ouïe des cloches. Son défenseur tout en avouant le scepticisme universel de Chateaubriand, proteste que ses négations s'arrêtaient au seuil du temple. Rien de plus vrai; mais tout le monde n'est pas un temple, au moins dans le sens matériel; et plutôt à Dieu qu'on ignorât ce

que perpétrait celui qui prétendait avoir le penchant vers le cloître et l'envie de "mourir à Rome, moins à Saint-Onufre." Peut-on nier son scepticisme? S'il demande pardon au Père des miséricordes de sa faiblesse, ce n'est qu'une très saillante évidence qu'il lui arrivaient des moments, même quand il écrivait le Génie, où il sentait en lui tout le dix-huitième siècle dont les idées avaient imprégné sa jeunesse. Le scepticisme de sa jeunesse, il est à noter, ne change point. Cette indépendance de l'esprit se manifeste dans toute la suite de son oeuvre, et l'auteur de l'Essai reste tel toute sa vie. Il a débuté par son antichristianisme qui nous rappelle Rousseau. Quand il s'arroge le titre d'apologiste il change ses opinions en une adoration de la nature américaine plutôt qu'en un rapport sincère avec la foi révélée.

Que dirait Sainte-Beuve en apprenant que Bertrin, son détracteur même, s'accorde avec lui à propos du fait, que depuis le Génie jusqu'à sa mort, Chateaubriand a eu des retours et comme des accès de scepticisme? On sait que Chateaubriand n'était pas St-Antoine quand les tentations surgissaient. Son coeur n'était pas de pierre pour résister aux assauts de la légion.--Celui qui est occupé est tenté par un seul démon, mais celui qui "baille sa vie" en chômant est menacé par un essaim.

Il est important de remarquer que celui qui naguère défendait le Christianisme paraît se moquer de ce qu'il avait protégé tout à l'heure. Demander à ne pas subir le supplice de l'existence (364), ou écrire que "les tombeaux nous disent que dans leur sein finissent nos douleurs et nos joies," (339) n'est-ce pas se montrer un nihiliste acharné? Et quel disparité entre la fin calme du mourant dans le Génie avec sa déclaration que "le flot de notre vie se ternit avant de disparaître"! Et cela est exprimé par un apologiste du Christianisme qui tout à l'heure se faisait le champion de l'immortalité, et qui maintenant déclare que notre agitation sur la terre est suivie d'un repos éternel. C'est le feu René qui parle ainsi et s'épouvante à l'idée que sa vie est immortelle (Natchez 420) et

désire ardemment de rentrer dans le sein de la nature avec toute son énergie débordante. (430)

que pensera-t-on de celui qui impose la croyance de l'âme immortelle, lorsque sa main, à contre-cœur, écrit les mots suivants qui ôtent toute confiance dans la bonté du Créateur? Ces mots coulent des lèvres d'un serviteur de Dieu même---"Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles; il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme est fini; c'est une de nos grandes misères; nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux!" On est un peu indécis sur cette citation, car le vrai sens n'en est pas aussi clair qu'on le voudrait. L'extinction du cœur humain est-elle complète, ou n'en est-ce que la douleur qui finisse? Quoiqu'en dise en défense de ce sentiment, il n'est point chrétien, pas même religieux. Bien qu'il soit vrai que "son scepticisme universel respectait certaines barrières" et "s'arrêtait au seuil du temple" (Bertrín), la vérité n'en est pas moins certaine que le scepticisme, était la note dominante de sa vie.

Son oeuvre apologétique n'est pas si sincère que le représente cet abbé si intéressé à la gloire de son sujet; et la citation de Chateaubriand. "Il faut que les hommes fassent du bruit à quelque prix que ce soit...et l'on aime mieux passer pour un fripon que pour un sot", (Bertrán 125), ne sert qu'à nous établir dans notre doute sur ses opinions intimes. Bertrán lui-même nous fournit ce fragment destructeur de son oeuvre manquée où il se contredit presque à chaque pas. Ici, il dit qu'il n'est pas un dogme de l'Eglise que Chateaubriand n'ait attaqué...et là, il déclare que Chateaubriand "déplorait ses égarements et pensait aux blasphèmes qu'il avait inspirés contre les sublimes et divines vérités" (199); et à un autre endroit. "Lui qui attaque à peu près toutes les institutions il ne s'oublie jamais à l'égard de la religion il ne lui échappe pas une seule phrase irrespectueuse...rien n'a pu lui arracher contre les enseignements catholiques une page, une parole, une allusion...". En lisant cela on se demande à quoi servait cette rétractation qu'il a faite à la fin de sa vie. L'auteur vraiment chrétien ne désavouerait pas l'oeuvre de sa vie; pourtant, Chateaubriand au moment de finir essaie de ^{disculper} tous ses écrits qui sont "contraires à la foi, aux moeurs et aux principes conservateurs du bien." Il faut qu'il ait eu des écrits aussi négatifs, puisque l'auteur catholique ^{les} désavoue. Sa rétraction est une preuve du caractère de son ouvrage.

Il se trouve des gens qui reçoivent le doctorat pour avoir comblé des pages d'arguments prouvant cette thèse que le catholicisme de Chateaubriand menait les décadents sans détour aux armes du diable. A quelles merveilles notre recherche académique ne peut-elle arriver! "The unique position of Chateaubriand consists in not restoration of Supernaturalism

but of Satanism," débite l'extrémiste de Bertrin, Rudwin, qui établit comme la plus grande contribution de Chateaubriand à la postérité--la réhabilitation de diable, son retour à la gloire littéraire. Voilà comment échouent les érudits qui trouvent des arguments pour et contre, et tâchent, chacun d'eux, de faire prévaloir leurs aperçus respectifs.

On peut douter que Chateaubriand écrivit *Les Martyrs* pour glorifier le diable (selon Rudwin) mais on n'a aucun doute sur la prééminence qui lui est accordée dans cette oeuvre sur tous les autres personnages. Bien plus de toute l'agglomération de caractères dans ce livre c'est le caractère qui soit la plus accessible à la conception humaine.. Quoique il soit un être surnaturel, Satan reste à peu près vivant, tandis que les autres ne sont que des figures cartonnées et manipulées par l'artifice de leur auteur.

Oui, comme sondeur de surnaturel, Chateaubriand échoue; et si l'on s'accorde à dire avec Lady Blennerhasset, que "les visions du ciel n'étaient pas sa destinée," on n'a qu'à ajouter ^{que} les visions de l'enfer non plus, hormis celle de Satan. S'il dépeint très puissamment l'horreur des régions infernales et rend si éclatante la scène du Grand Conseil des Démones, c'est qu'il imite servilement la main de Milton. Néanmoins, par ses descriptions de ciel et de l'enfer, il est incomparable, hors ses maîtres--Dante et Milton. A leur force il ajoute la sienne--la passion dont il infeste l'enfer. De quelles couleurs ne peint-il dans quelles poses ne présente-il pas le démon de volupté et sa pleine sensualité dans le ciel aux côtés de Satan.

Il y a même quelques uns qui motivent la conversion de Chateaubriand non par l'influence de la mort de sa mère, mais par l'incitation du diable de Milton sur son imagination. On est hors de soi en apprenant que la seule marque qui le caractérise est le satanisme, et que sa religion est la "diablerie" même, qui préconise Béalzebuth et fonde son paradis dans la Géhenne. Pour finir avec éclat, on ôse identifier Chateaubriand avec le Satan.

même et faire de René un nouveau Faust.

Il est vrai que Chateaubriand admirait tellement Satan qu'il lui a donné la première place entre les divinités du ciel, le considérant comme la source de toute religion qui à son tour est la source de toute beauté. Si épris est notre auteur de cet ange déchu qu'il loue jusqu'aux nues l'apostrophe de Satan au Soleil, qui se trouve dans "le Paradis Perdu" (Génie, IIe Partie, cap VI: 9). En quelque sorte, il est vrai que le caractère de René est démoniaque; que sa misanthropie envers l'homme, sa rébellion contre la société, sa rigueur cruelle comme celle d'un amant, sa mélancolie, qui, selon Luther, est un trait satanique, son âme inquiète son égoïsme sans bornes, son ennui baudelairien qui mène à la haine de la vie--tout cela la rend un peu inhumain et "possédé par le démon de son cœur," on en convient; mais, bien sûrement l'attitude chrétienne manifestée dans le Génie et dans les Martyrs, le rachète des eccentricités de René de la légende.

IV

"Un jeu poétique"--la mythologie chrétienne.

L'esprit hellénique est l'âme du Christianisme de Chateaubriand. Lui-même, il prône son enfer parce que l'Olympe entier est là-dedans. Tout les dieux grecs s'y retrouvent comme des esprits du mal; et leurs places sont usurpées par des êtres lumineux qui leur ressemblent. Ceux-là doivent être beaux puisque les dieux d'Olympe sont représentés en figures gracieuses par Homère et son élève, Chateaubriand. Nous approchons de l'opinion qu'il était un sataniste qui étendait son sentiment esthétique même au vices les idéalisant en les rendant si attrayants par une beauté toute dépourvue de qualité morale. Quoiqu'il ne chante pas des litanies à Satan comme Baudelaire; quoiqu'il ne suive pas les pas de Sologoubé dont le satanisme veut dire la haine du créateur, néanmoins, le diable dans son œuvre, jouit d'une assez ample réclame pour imposer à l'imagination du lecteur. Quant aux anges, il les investit de fonctions appartenant aux anciens dieux, et leur donne une ressemblance à Mercure-messager. Rien n'est plus disparate dans l'œuvre de Chateaubriand que son oubli de se conformer en pratique à son manifeste contre Homère l'accusant comme d'une faute d'avoir employé le merveilleux dans son épos (Génie 323), quand lui-même se servait de ces machines-là, et faisait d'une religion "un jeu poétique" comme la seule manière de rendre l'imagination féconde. Mais dans les Martyrs, il avait conscience de son inconséquence, ce qui est évident par l'affirmation suivante. "Si la bataille des Francs, si Valléda, et Jérôme, Eudore, si la description de Naples et de la Grèce n'obtiennent pas grâce pour les Martyrs, ce ne sont pas les descriptions de l'enfer qui les sauveront." Voilà quelque chose qui tient du beau pafin sur lequel repose la foi de Chateaubriand.

Il avait beau dire que sa sensation était chrétienne; elle était

toute remplie de mythologie asservie au Christianisme et opposée au sens chrétien qui lui manquait totalement. On n'a qu'à considérer les images qu'il évoquait dans le cadre de la religion. N'est-ce pas d'un païen que ces images de Phèdre, d'Héloïse si pleines de l'expression passionnée, le principal ressort de la vie de Chateaubriand.

Comme les anciens flamines en couronnant son Eudore et son Atala des lauriers célestes, Chateaubriand couronnait en même temps les dieux helléniques de guirlandes tressées pour l'autel d'un seul Dieu de Moïse. Il ne prétendait ouvrir la nature qu'à un seul aigle, lorsque toutes sortes de petits oiseaux à plumage brillant s'envolaient pour peupler les mondes ouverts par la poésie nouvelle--celle où le cœur de l'homme se perd dans l'âme de la nature entière. Aucun n'a si heureusement exprimé cette victoire du polythéisme sur le triomphe du Christianisme, que Rudwin, si heureux dans son expression qui complète celle de Pellissier: --Pellissier dit: "Chateaubriand a commencé son chemin avec un bâton de pèlerin"; Rudwin ajoute: "ce bâton se changea en un thyrsos à mesure qu'il avançait dans le sentier choisi".

Bien qu'il soit accusé d'hérésie dans les Martyrs, Chateaubriand, néanmoins a fait la religion du Christ plus sensible au cœur humain dans tous ses états, que toute autre religion. Comment y est-t-il parvenu, quand son art ne se conformait pas à l'opinion religieuse véritable? Par la forme païenne qui revêt la moralité hébraïque de la théologie grecque, un peu sensuelle.--L'ange des saintes amours est bien la création du ciel, mais on le soupçonne d'avoir été sur l'Olympe où il avait trempé ses flèches dans le ruisseau limpide avec Cupidon.

Chateaubriand a pénétré jusqu'à l'intérieur de la religion dont il constate la valeur en démontrant les différences entre le monothéisme

chrétien et le polythéisme grec. Dans le Christianisme il observe que la morale est hermétiquement liée avec la religion. C'est le drame de l'âme, de la vie intérieure qui s'étale devant nous, -- dans l'âme de l'homme jusqu'alors effusquée par cette lumière qui l'eût illuminé. Il met sa religion en contraste avec le polythéisme, en identifiant la morale pure de l'homme qui ne vit qu'intérieurement avec Dieu et le polythéisme qui reconnaît Dieu et l'homme comme deux êtres très distincts, sans connection morale.

L'homme est la somme des passions; et le Christianisme, selon Chateaubriand est "une éclatante lumière de nos passions" (Génie 235). On voit tout de suite l'analogie entre l'institution sacrée et le créateur humaine. Le polythéisme débride les passions et les abandonne sans amener ces combats Raciniens de l'âme, qui créent les situations glorieuses où l'âme lutte contre les désirs corporels... C'est donc le spectacle intérieur qui a lieu sur le terrain du cœur même; c'est l'action de l'âme toute remplie de Dieu. Ici le polythéisme perd, car il sépare l'homme de Dieu, tandis que le Christianisme lie l'humain avec le divin. Voici un éclair de mysticisme, une oasis au milieu d'un désert où le lecteur religieux altéré trouve enfin de l'eau vivifiante. Comment Chateaubriand arrive-t-il à ce point? Par "cette chaleur que la charité répand dans les passions vertueuses et leur donne un caractère divin" (Génie 233).

Cela est assez encourageant, mais la vraie veine poétique de Chateaubriand se révèle dans la suite du deuxième livre. Là, il est évident qu'elle sort de la mythologie dont il est épris tout en préconisant Dieu. On l'y entend d'abord capituler en écrivant, qu'on est moins chequé de la création des dryades, des néréides, des séphyras, des échos, que de celle des nymphes attachées à des objets muets et immobiles." (267) Puis, il arrose au poète chrétien le pouvoir "de placer des anges à la garde des forêts, aux cataractes de l'abîme, ou de leur confier les soleils

et les mondes." Le poète païen n'en pourrait pas moins que le poète chrétien puisque les deux sont capables de mener une troupe innombrable de divinités pour peupler les mondes. (Génie 283).

Voici un trait qui devait figurer dans les salons. Chateaubriand se plaint que les poètes n'ont pas su tirer du merveilleux chrétien tout ce qu'il peut fournir aux muses, et pour faire cesser des moqueries dirigées contre les saints et les anges, il demande--"mais les anciens eux-mêmes, n'avaient-ils pas leurs demi-dieux? Pythagore, Platon, Socrate recommandent le culte des hommes qu'ils appellaient des héros..." (279). Quelle mission que la sienne! Il débarrasse la nature des divinités pour la remplir d'anges chacun attaché à sa propre besogne; il discrédite les dieux pour les remplacer par les saints de l'Eglise catholique, et il défend ce changement en invoquant l'autorité de Pythagore, de Platon et de Socrate. Se peut-il qu'il considère le Christianisme du même ton que ces gens grecs? A ce qu'il semble c'est le génie du polythéisme qu'il nous montre plutôt que celui de Christianisme. Rien n'y est changé que le nom.

Suivant les hautes lignes de la mythologie païenne, Chateaubriand invente le merveilleux chrétien. Parfois il le rend un peu fantasque et oppressé même à l'imagination la plus tendre. On nous représente l'ange du soleil tendant à celui de l'Amérique une coupe de diamant; tous les deux y boivent une liqueur inconnue dont les gouttes quand elles arrosent la terre font naître une moisson de fleurs. (Machines 188). Narcisse sans doute aimerait cette religion!

La guerre que Chateaubriand déclarait aux dieux dans son Génie est bien factice. Ce n'est qu'en apparence qu'il mène une croisade contre eux; en vérité il est leur allié, même quand il dit que la mythologie rapetisse la nature et en fausse la vérité. Il s'ensuit donc que le Christianisme est la seule forme de religion qui soit capable d'embellir la nature et que la poésie descriptive est nulle sans son influence.

On sait pourtant que c'est précisément quand il décrit une scène païenne que Chateaubriand brille comme un poète descriptif, et que c'est par des moyens tout autres que chrétiens qu'il étend son univers -- par ces fantômes qui, selon lui, bornaient l'immensité.

Il se moquait des anciens qui ont réduit la nature à "une uniforme machine d'opéra"; et se donne pour but de vider les eaux et les bois de ces divinités qui contraignent le poète à tenir son imagination captive dans leurs habitations médiocres au lieu de la repaître dans les espaces sans limites. Ah bien! que dirait-on si au sein de "Génie" on se heurtait à un endroit où il énonce l'avantage du poète chrétien cité plus haut?

"Si la nature n'est pas habitée, le poète chrétien la pourrait rendre telle en peuplant les soleils et les mondes des êtres surnaturels. Ceci nous ramène.....au merveilleux du Christianisme. (272) Parlant des anges, il s'écrie: "Quelle innombrable troupe de divinités vient donc tout à coup peupler les mondes?" (289). Et puis, lui-même il crée l'Ange du matin avec une chevelure des roses de l'aurore, L'Ange de la nuit comme la lune endormie, les Anges du silence, du mystère, des tempêtes, du temps, de la mort etc.... Ce sont autant de dieux, de nymphes, de dryades, et pour couronner sa création, l'ange des saintes amours lui tient place de Vénus.

Est-ce opposer la mythologie que d'exalter le "culte touchant des lares?" et ne se sent-il pas du polythéisme dans la déclaration que "jamais peuple ne fut plus environné de divinités que ne l'était le peuple chrétien" (p. 90 II) qui ne reconnaît dans les trois esprits sévères, ces anges du passé, du présent et de l'avenir, (192) les Parques, ces maîtresses calleuses de la vie humaine. Les questions se peuvent multiplier à l'aise, mais pour conclure fortement, on n'a qu'à remarquer que parmi ceux à qui nous devons l'origine des beaux-arts, il désigne les figures légendaires, Dédale et Minos; et avec Noé il associe Bacchus et les

présente comme les premiers vigneron, et Cafn et Triptolème comme ceux qui les premiers ont labouré d'une charrue la terre dont Cérès, déesse de la récolte, cueillait les fruits.

Le Dieu que Chateaubriand nous impose est le Dieu de l'Ecriture qui se repent, est jaloux, aime, hait, et montre sa colère comme l'océan son tourbillon. (273) On se demande si l'on ne parle pas de Pluton, dieu des Enfers, ou de Neptune, dieu des mers courroucées. Cependant, Chateaubriand nous assure en continuant, qu'il y a plus de sainteté et de justice dans le Dieu présenté par notre religion, "car ses passions n'entraînent jamais après elles une idée de désordre et de mal." La religion de René légendaire et René réel n'était-elle pas chrétienne? et n'avait-elle pas causé tant de mal à Céluta, à Atala, à Cymodoce. ~~RENA~~ Rien que le désordre suit la pratique de la religion de Chateaubriand.

Il est difficile de trouver ce "Père de miséricorde" dans les œuvres de notre apologiste. Quelque part dans les Matches, son Dieu s'arme du tonnerre, des éclairs et est porté sur les ailes du vent dans une rafale. C'est un Dieu agressif qui nivelle tous les obstacles à sa renommée et exige de tous un hommage humiliant. Son injustice est telle qu'il fait souffrir le démon de la nuit pour aucune cause. Où est la justice de Dieu qui condamne un être qui n'était pas avant la chute de l'homme et qui avait le malheur de naître du péché de Lucifer? A Satan il donne assez de pouvoir pour avoir un adversaire contre qui il pût lutter et ainsi se manifester suprême. D'ailleurs, on ne doit espérer aucune bonté d'un Dieu qui n'entend pas plus nos pensées que nous n'entendons le croissement de l'herbe. (240)

LE MYSTICISME DE SON OEUVRE.

Le mysticisme est hors de l'oeuvre de Chateaubriand comme il est hors de sa vie. Sa subite conversion présentée comme est "élan mystique" qui caractérise la conversion d'un Saul ou d'un Augustin, ne fut pas causée par une exaltation mystique, car celle-ci est toujours suivie de résultats qui soutient la pureté de l'inspiration qui les cause. L'union de l'âme avec la nature, dans le cas de Chateaubriand, ne mène pas non plus à l'extase qui transforme l'homme tout plongé dans la contemplation en un objet tout incorporel qui vaine les sens et qui dompte toute passion hormis celle pour Dieu. La vaste nature pour Chateaubriand n'est que l'immense pâture d'un dieu-homme (lui-même) dont la passion s'y nourrit aux dépens de la ferveur religieuse. Ce surhumain même imite la nature dans son impitoyable destruction: il fait la fin de Lucile, de Velléda, d'Atala, de Cymodocée.

Un mot sur le traitement de la nature dans ses oeuvres. La Nature entière n'est qu'un grand miroir pour lui, rien en elle n'est à son goût que ce qui reflète l'image de son propre coeur. "J'ai vu la voie Appienne. Elle ressemble à ma vie, une allée de cyprès bordée de tombeaux." (Carrière) Voilà un échantillon de la manière par laquelle il se glisse dans les images dont il se fait le noyau. C'est son état d'âme qui transforme la nature qui ne signifierait rien s'il ne s'y voyait lui-même.

Regardons attentivement Chateaubriand face à face avec la nature pour y découvrir une trace de mysticisme. Il s'estime au-dessus d'elle; il la regarde d'en haut, n'ayant pas la complaisance de descendre de son Olympe et d'observer les choses minutieusement. Il se considère comme un roi de ces vastes déserts, et pour se délecter il les enchante. Pour employer la phrase de Sénancour, c'est "la pâture d'un dieu" de laquelle se nourrit l'imagination de Chateaubriand.

La contemplation de la nature ne produit en Chateaubriand qu'un sombre sentiment de sa petitesse et un profond ennui. Cela devait arriver, car la "nature" en entrant dans la littérature apporte avec elle la mélancolie, l'insignifiance de la vie humaine: l'éternité, son attribut inconcevable éclipse l'homme éphémère. C'est de ces désirs ardents, de ses rêves inassouvis qui se perdent dans la médiocrité réelle, c'est de ces désirs ardents, de cette déception que naît l'ennui diamétralement opposé au mysticisme.

On chercherait en vain dans les martyrs le mysticisme qui seul aurait pu faire triompher la religion chrétienne dans ce livre. Mais cette contemplation des mystères célestes ne se trouvait pas dans l'âme de Chateaubriand. Il n'avait pas sondé la profondeur de l'Écriture sainte, et des Pères; et n'étant sensible qu'aux beautés superficielles, il se laissait entraîner par ce qu'y ressemblait au naturalisme païen-- sa vraie religion. Dans les antiques beautés il retrouvait sa jeunesse, sa gloire et ses amours.

Peut-être, est-il un peu hardi de nier l'influence mystique dans les œuvres de Chateaubriand; peut-être son scepticisme n'est-il que le résultat de son intimité avec le dix-huitième siècle qui investit son âme mystérieuse de breton!--Atala est en quelque sorte un caractère mystique qui sacrifie son amour à un dieu de sa mère; Velléda est un modèle exact de Lucile, et comme elle, plonge sa pensée dans la profondeur religieuse, se perdant dans la contemplation absorbante qui mène à l'état extatique, une sorte d'hypnose pleine de voix intérieures dont la source est inconnue. Mais ce mysticisme est d'une tout autre sorte. C'est le surnaturel païen qui le cause; la marque chrétienne n'y peut pas être trouvée.

Le surnaturel comme le merveilleux chrétien est un peu forcé dans l'œuvre de Chateaubriand. On découvre au premier coup d'œil qu'il lui manque des ailes pour franchir tout à fait les bornes du naturel.

Les couleurs et les formes sont là--mais l'âme! Elle y existe, bien sûrement, mais sans aucune qualité mystique ou vraiment symbolique qui puisse distinguer un apologiste imbu de son messianisme, comme se croyait Chateaubriand. Il est bien dit de lui par G. Mirlet, que--son goût était d'une autre école que son talent. Son talent était de décrire ce qu'il a vu en rassemblant les vues diverses et les rajustant selon l'état de son âme, tandis qu'il inventait et imitait selon son goût les choses qui étaient au delà de sa conception.

L'imagination est le principal ressort du Christianisme de Chateaubriand. Ses "sentiments religieux s'harmonisaient avec la scène," jusqu'au point de gâter en une certaine mesure l'art des Martyrs, et de le rendre bizarre. Il s'imposait pour tâche de créer une épopée chrétienne à la manière d'Homère sans promettre de croire aux mystères de Christianisme qui sont énoncés, d'ailleurs, avec un peu de réserve de sa part.

Chateaubriand considérait ses œuvres comme un vrai exemple de style artistique. Le surnaturel avait pour but de fournir les matériaux où il pourrait puiser et trouver les ornements et les tours rhétoriques pour la trame de son œuvre--le Christianisme épique.

Ce qui est vrai de sa manière artistique est aussi vrai de sa religion. Il rassemble les divers traits de la nature et les présente dans un cadre tout nouveau, c'est à dire que son âme sensible digère tout ce qu'elle reçoit par les sens, pour le redonner dans une forme nouvelle. Cela constitue l'esthétique de Chateaubriand. La religion subit le même procédé. La sensibilité et l'imagination y jouent un rôle commun. Les faits ou phénomènes divers du monde affectent sa sensibilité qui à son tour, après les avoir pensés, a

recours à l'imagination où se crée la religion dont le caractère est déterminé selon les impressions physiques ou morales. C'est bien entendu, une religion personnelle, un peu vague et très indécise, ou comme Faquet la caractérise-- "la foi à l'état de rêve." Toutes sortes de sentiments y sont mêlés; l'ordre y est établi par l'art; et tout sort en une expression esthétique.

CHATEAUBRIAND RAISONNEUR EN RELIGION

A-t-on jamais entendu que Chateaubriand est le roi de la pensée? Eh bien! l'abbé Clergeau, le seul dans la foule des critiques de son idole, le proclame tel. Il faut que Clergeau sache mieux que Napoléon qui ne voit en Chateaubriand qu'un homme qui vise à l'effet. "On sent qu'il ne s'occupe que de ses phrases, et qu'il n'y a point de maturité de pensées la-dessous" disait l'empereur à Sismondi. (Moreau 245). On n'a pas besoin d'une autre preuve que l'aveu de Chateaubriand lui-même, qu'il aime mieux s'accrocher aux hommes qu'aux idées qui rongent le cerveau (Moreau). Il se peut bien que le Génie et les Martyrs soient parsemés d'idées, et des idées de conséquence, mais elle ne sont pas de sa propre facture; de sorte qu'il nous faut agréer qu'il ne brillait pas dans le royaume des idées, et admettre avec Sainte-Beuve qu'il les aime pas et renie tout ce qui est au-dessus de lui.

Il est étrange de remarquer qu'il y avait un danger dans la foi présentée par Chateaubriand. L'ascendance du sentiment sur la pensée pouvait être oubliée si l'art n'y était supérieur aux dogmes. Il ne s'agit pas de la régénération du cœur, mais de la régénération du sentiment, et de la manière littéraire; de les rendre tous les deux plus touchants par la mélancolie et plus pittoresques par la nature vue à travers un tempérament qui reflète moins le dogme, la scène, l'homme contemplés, que les émotions ressenties devant eux. C'est le cas où l'objet dont il s'agit est réduit au second plan tandis que le sujet devient le point capital, et où le style même devient l'homme.

La vraie religion est spirituelle. Chateaubriand en souhaitant qu'elle fût vraie, la trempe dans le matérialisme, c'est à dire qu'il la transforme "en un immense magasin de machines" avec lesquels un artiste est libre de déployer son art imaginatif et rhétorique. Tant qu'il se

sont capable de prouver ses arguments en théologie, il se sert de tous les avantages disponibles; tant qu'il se sent faible à démontrer la vérité de ce qu'il propose à notre croyance, il le dépeint, ne pouvant donc parvenir à nous faire croire au ciel, il en invente une image attrayante que notre crédulité tolère. Or, c'est par l'imagination que Chateaubriand tue la raison active.

A tort ou à raison il est imputé à Chateaubriand d'avoir considéré l'intervention surnaturelle comme un fait historique et d'avoir fait jouer à ceux qui s'agitent dans son "merveilleux de machine," des rôles vivement réalistes. A ce qu'il semble, les lubies de son imagination sont des vérités incontestables, et les extravagances de ces récits des anges qui servent de messages de Marie, des événements réels.

Dans sa poursuite du merveilleux, il s'élançait si fortement qu'il saute par dessus sa marque, et descend jusqu'à penser que tout merveilleux est naturel. "Quoi de plus naturel et cependant de plus magnifique, quoi de plus facile à concevoir et de plus d'accord avec la raison de l'homme que le Créateur descendant dans la nuit antique pour faire la lumière avec une parole?" Chateaubriand réalise cela dans Les Martyrs, mais il ne

nous dit pas quelle est cette parole qui féconde l'univers. Comment est-ce si simple à concevoir tout cela quand la parole est si vague dans "Les Martyrs".

La méthode de prouver l'existence de Dieu se fonde sur les merveilles de la nature. Quel qu'il n'emploie aucun argument concret et ne suive empiriquement la preuve, il choisit une autre voix pour parvenir à même but: il infère la cause en contemplant un événement merveilleux de la nature. M. Gustave Lanson a beau ridiculiser cette manière de prouver Dieu. Que sont les arguments des mortels, sinon des châteaux de sable? Chateaubriand a choisi la meilleur parti; pour lui le monde entier était un livre ouvert où l'on lisait très clairement. Les arguments y étaient superflus.

Mais un monde sépare l'observateur raisonneur, En sa qualité de raisonneur. Chateaubriand apologiste défaille. Il ne prouve rien; il base ses arguments sur le vide. La Trinité confond : a pêtitesse, mais la touchante Rédemption captive notre attention en la fixant sur la croix. La désobéissance d'Adam est son point du départ. De là il infère la Rédemption, et que dit-il à propos de la Rédemption hors le chapitre où ce sujet est traité?

L'ingénuité de Chateaubriand plonge même dans les mystères de la religion; et ose "comprendre ce que tous les docteurs traitent d'incompréhensible". Il prétend savoir tout sur la virginité de Marie, comme il a prétendu savoir tout sur Dieu-même lorsqu'il l'appela "le grand solitaire de l'univers" et "l'éternel célibataire des mondes", dans la première édition. Pour lui, Marie est "la rose mystique" assise "sur le trône de candeur. Il sait aussi les secrets symboliques de Dieu. En prenant un Dieu en trois personnes, il trouve sage de le prouver par les trois positions journalières du soleil, comme vu par trois personnes placées à des points équidistants, de sorte que l'une voit le coucher, l'autre le lever et la troisième le soleil à son zénith.

La première partie du Génie est un faible effort pour entrer dans le domaine du raisonnement. Les preuves qu'il y propose ont été offertes aux incroyants avant lui et son oeuvre est sans aucun résultat favorable, car les objections n'en restent pas moins puissantes. La première partie où la raison ~~par~~ prétend jouir quelque influence, est donc nulle et vide sauf en des endroits où le poète déploie son talent descriptif.

La faiblesse de ses arguments semblent trahir son indifférence envers le Christianisme. On le suspecte de ne pas prendre son sujet au sérieux. Les conséquences qu'il tire de ses raisonnements sont si puériles que Mme de Broglie dans sa lettre à Stendhal questionne la solidité et l'énergie de sa manière raisonneuse.

Apparemment, Chateaubriand ne suit pas le fil naturel de son apologie. Il se délecte à prouver la divinité de la religion chrétienne non par les raisons saines, mais par l'observation. Parfois, il oublie le sujet dont il s'agit en s'abandonnant même à l'observation qui n'a aucun rapport avec la religion en question. En traitant des fiançailles selon le rite catholique, il descend jusqu'à décrire les fiançailles selon les coutumes populaires. Une fois là, il fait plus; il décrit les moeurs campagnardes, comme si elles eussent quelque relation avec la religion orthodoxe. (Génie L - 47). Parfois, aussi il se montre très enfantin. Par exemple, en commentant sur, "Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien," il ^{est} ajoute: "Comme cela touchant et philosophique!" Pour quelle raison? "Parce que qui sait si demain il existera!" (II - 98.) Parfois encore, il tombe dans la nullité suprême. A propos de la mort champêtre il dit: "Si Dieu l'ordonne ainsi, pourquoi refuserions-nous de revivre? Pourquoi ne passerions-vous pas encore des jours résignées dans nos chaumières?" Ces morts n'aimeraient-ils pas le paradis où règnent les joies célestes que leur a préparées Chateaubriand, et qu'il a si bien décrit dans les "Martyrs".

Contre ceux qui disaient que les apologistes n'ont pas la tête forte, Chateaubriand se protégeait sous l'aile de Pascal. Dans une de ses lettres à Fontanes, au moment de la fleuraison de la "parfaitibilité" de Madame de Staël, il écrivit qu'il se mettait à l'abri de ce grand nom pour qu'on lui épargnât ses idées étroites et sa superstition anti-philosophique.

Quelquefois, il est difficile de voir clairement ce que c'est qu'il prouve la religion en général ou en particulier. Dire que le culte évangélique est le seul débris de cette antiquité qui soit parvenu jusqu'à nous, (Génie II, 93) ne dit rien en faveur du Christianisme. "Si l'on fixe les yeux sur le prêtre chrétien, à l'instant on est transporté dans la patrie de Numa, de Lycurge ou de Zoroastre."

On ne dit pas-- transporté dans la patrie céleste, mais transporté dans la patrie de Numa, un païen. Pour combler cette confusion, Chateaubriand trouve la racine des plus importantes croyances chrétiennes dans la pratique des philosophes grecs. L'origine de la prière qui commence par: "J'ai péché par mes pensées..." Est trouvé dans les enseignements de Pythagore qui avait recommandé une pareille confession à ses disciples (Génie II 98).

Platon aussi mérite une place honorable dans les débuts du Christianisme, car cette religion ayant des rapports saillants avec la philosophie, le philosophe l'a presque devinée. "Platon prouve que le verbe a arrangé et rendu visible cet univers..." (269), que l'âme est immortelle; que les morts ressusciteront; qu'il y aura un dernier jugement, etc. Il est évident que le paganisme est engagé au service du Christianisme pour prouver la divinité de celui-ci, et que Jésus-Christ n'est qu'un apôtre de Platon pour disséminer les idées d'un philosophe qui avait déjà une idée si grande et si vraie de l'âme de Dieu, et de sa justice!

On sait bien que Chateaubriand n'a jamais su former des raisonnements. Sa mode de penser est de mêler la pensée réelle avec le sentiment romantique, le sérieux avec le fantasque et pour comble, la sagesse avec la folie. D'ailleurs, il a tiré ses idées de Voltaire, de Rousseau, de l'Encyclopédie, des Pères, de l'entier dix-huitième siècle. Son originalité donc est presque nulle. Dans une lettre à Marcellus, il confesse que "le Génie du Christianisme est un tissu de citations avoué au grand jour. (Rudwin 14). Ce jugement s'accorde plus au "Génie" qu'aux "Martyrs" où les marques d'emprunt sont moins évidentes que dans l'œuvre précédente.

Mais il ne faut pas tout à fait refuser des idées à Chateaubriand. Il sait raisonner comme tout autre homme. "Il raisonne comme une lyre", dit Ginguené; et nous pensons qu'en ferait mieux de substituer--" comme un orgue". (Les Oiseaux, I, cap VII). Aussi, il argumente par la suite lumineuse des tableaux il ne fait que multiplier les mots sonores, et à la fin il n'a rien

prouvé; mais... il le faut avouer, il a tout démontré en artiste, en poète qui, s'il manque à la vérité, réussit d'autant plus à présenter le Christianisme comme un culte plein de beauté. En réalité, cette présentation n'est autre chose que la poétique des lois de l'univers qui témoignent la vérité que "beauty is truth; truth; beauty," et qu'il est superflu de questionner la certitude de Dieu ou de Christianisme. C'est peut-être la raison pour-quoi Chateaubriand envisage le Christianisme plutôt qu'il ne le prouve, et donne des raisons telles, en sa faveur, qu'elles contentent le coeur plutôt que les cerveaux raisonneurs. Les armes de sa dialectique sont l'émotion et les images. La logique est insignifiante.

Ce qui fait triompher le Christianisme sur le paganisme dans le "Génie" est l'influence de la morale chrétienne. C'est le point le plus fort dans l'oeuvre de Chateaubriand, celui qui même nous permet de négliger toutes les défaillances de ce livre. Les preuves tirées des merveilles de la nature s'évanouissent auprès de ce progrès moral de la religion du Christ sur le polythéisme. La pensée de notre apologiste surgit pour un moment, mais si brillante est son apparition qu'elle dissipe la nuit qui couvrait l'âme et la montre purifiée par le Christianisme à la clarté de son apologie.

(Bbe II cap I).

L'EVOLUTION DE L'ŒUVRE RELIGIEUSE EN CHATEAUBRIAND

A LA CONCEPTION DE LA DEMOCRATIE CHRETIENNE.

L'évolution religieuse de Chateaubriand ne suit pas la ligne droite; la séquence en est très déréglée. Il débute par une foi un peu vague et change selon les événements qui ont lieu autour de lui. Sont-ils favorables à son ambition, il la prône de toute son âme; sont-ils contraires, il prétend apercevoir dans le système religieux les signes de défaillance. Ses avérations sur la foi se contredisent l'une l'autre--"Je crois sincèrement," confesse-t-il "j'irais demain pour ma foi, d'un pas ferme à l'échafaud--Je ne fais point métier et marchandise de mes opinions," de l'autre côté, il montre maintes fois, par ses paroles et par ses actions (dont il est assez d'exemples dans cette dissertation) que sa croyance était annihilée par ses mœurs légères, de sorte qu'il est lui-même poussé à déplorer ses égarements et à regretter les blasphèmes dont il a comblé les choses sublimes si exaltées dans ses œuvres maîtresses. Les oreilles (étaient-elles déçues) (qui l'écoutaient dans les salons vanter son rationalisme, et prophétiser que le Christianisme est destiné à être réduit à la ruine dont il l'a tiré?) C'est à Sismondi qu'il prédit l'éroulement éventuel des nations et de leurs religions--le Christianisme inclus. Ses attestations même trahissent son état d'âme véritable. "Je crois au Christianisme--j'y crois vingt-quatre heures; puis le diable vient qui me replonge dans un grand doute." (Rouff 110) Il ne nous dit pas combien de temps dure ce doute.

Cet état d'âme confus se montre à merveille dans les *Natchez*, ce livre déformé, où l'on ne trouve rien sur quoi s'attacher. D'abord, la morale y est nulle, ou si on l'y trouve, elle n'est pas inculquée; les sentiments sont sauvages et bizarres, tous en opposition avec la

nature conventionnelle; le pessimisme y règne suprême; plusieurs religions y sont entassées sans aucun préjugé de la part de l'auteur: le paganisme grec, et celui des indiens, le satanisme et le catholicisme, tous servent de décor aux scènes qui changent si rapidement que toute unité artistique est sacrifiée à la liberté de mouvement (comme la vie de Chateaubriand!) Les Natchez sont le fondement de divers systèmes, non en vue de les approcher de la même vérité par la voie d'éclectisme, mais en vue de jouir de cette liberté de mouvement qui mène à une confusion embarrassante.

Rien de plus confus dans sa vie que son Christianisme, *Où en démêler l'issue claire?* Nous le suivons dès qu'il revient à la foi par un plus ou moins sincère, "j'ai pleuré et j'ai cru," à travers les diverses étapes de sa vie chrétienne. Dans cette longue partie de son existence nous remarquons que pour la plupart de sa vie, Chateaubriand se fait du Christianisme un moyen de pourvoir à sa subsistance. Disons plutôt, Chateaubriand a cherché dans la religion les moyens d'arriver à son propre but. Quel était ce but? L'épanchement sensuel qu'apportait le Christianisme à tous ceux qui suivaient en prosélytes le culte maniéré de Chateaubriand. Pour lui, l'élève de Massillon, la religion nouvelle suppléait aux rêveries profanes qui flattaient ses sens. C'était enfin le sentiment qui triomphait, dans ses livres, des cœurs sensibles à la gloire qui le faisait aimable. D'abord c'est le culte de l'art, de la beauté qui se conforme à son âme mélancolique; plus tard, c'est le culte "de la gloire de se faire aimer."

Avec les opinions changeait aussi sa conception religieuse. En politique, il a manqué du véritable esprit d'un homme d'état. Il mêle ses vues chimériques de la religion avec la politique. --- "Si la politique n'est pas une religion, elle n'est rien." Pas de différence pour lui entre le

trône et l'autel; l'un n'est que le complément de l'autre. Aussi, on entend Chateaubriand dans "De la monarchie selon la Charte," promulguer cette idée, avec une prémonition contre ceux "qui veulent la liberté sans religion."

Mais il vint une époque où l'autorité de la religion et de ses ministres n'était plus un obstacle pour Chateaubriand qui brandissait le flambeau de la liberté dont il s'était fait le défenseur. C'était au temps de Charles X, quand la liberté était devenue, au lieu de la religion, le ressort idéal de son âme pour qui il n'y avait plus d'autorité sinon celle qui s'agite dans le cœur d'un patriote. Or, rien d'étonnant si le clergé ne l'a jamais gratifié ni de son affection ni de son appui ni de ses services.

Comme politique, il fut attiré vers les théories sociales, et les trouvant assez médiocres, il apporta à leur aide la doctrine chrétienne, comme seule capable d'établir le bien être universel, en transformant tout en la "démocratie chrétienne." Le Christianisme ici devient une théorie par laquelle Chateaubriand tâchera de rétablir Adam dans son paradis perdu. Nous parlerons de cela plus tard.

Il nous reste la dernière et la plus pure forme du Christianisme que pratiqua Chateaubriand pendant les dernières années de sa vie. C'est de cette période que Bertrin tire les plus nombreux arguments en faveur de la sincérité religieuse de Chateaubriand. Maintenant, on peut croire, avec assurance, qu'il observe les préceptes de l'église sur les jeûnes, et sur les abstinences, qu'il se confesse régulièrement à l'abbé Séguin. Mais on ne conteste pas sa sincérité vers le déclin de ses jours, mais celle de sa carrière littéraire. Il est mort en vrai catholique; et si Plotin ne se trompe pas en disant que l'âme souillée se purifie aussitôt qu'elle tourne sa contemplation vers la source de la pure lumière, l'âme de Chateaubriand fut purifiée pendant ce dernier élan vers Dieu,

ou en termes d'Aquin--par le repentir du lit de mort.

Cependant, vers la fin de ses jours il paraît que celui qui a tant prôné le Christianisme comme la religion dont la source est Dieu même, en trouve l'origine naturelle, et le considère comme "le résultat nécessaire de la vieillesse de la société. (Lauson 896); en d'autres termes qu'il a évolué dans la même proportion que les lumières naturelles se sont développées. On se demande, où la divinité de cette religion est à trouver? Précisément, dans les bienfaits qui en proviennent.

Rien ne pourrait convaincre si fortement de l'éminence d'une certaine institution que les "œuvres dont elle est la source. A propos du Christianisme, les preuves données dans le Génie, que les "œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile," proclament assez hautement la source divine de cette religion. Dans la partie du Génie où Chateaubriand traite cette matière, il se montre digne de son rôle d'apologiste. Ici les dogmes, le récif qui le firent échouer dans la première partie, sont oubliés; seuls les services de l'église sont estimés. Fontanes lui-même confirme que, dans le Génie, Chateaubriand "n'a point voulu rassembler les preuves théologiques de la religion, mais le tableau de ses bienfaits; il appelle à son secours le sentiment et non l'argumentation." Ce livre est donc l'apologie plutôt du sentimentalisme chrétien que des dogmes de l'église; mais avant tout c'est le catalogue de tout ce que l'église a accompli pendant les dix-huit siècles de son existence.

Pourtant il y avait des moments dans la vie de Chateaubriand où sa ferveur du Christianisme même littéraire et artistique, s'attédisait; où il ne le plaçait pas au rang suprême parmi les influences de la civilisation. Bien que, à ces moments, il ne le dépouille pas de ses attributs, et le reconnaît encore, comme la loi idéale de l'humanité, néanmoins, il admet que pour rendre possible le progrès matériel, cette loi a besoin de concours des autres principes, non moins capables d'ac-

servir la cause de la société. Aussi, dans ses Etudes Historiques, il exprime ses aperçus comme suit-- "Le Christianisme est un ferment, un principe de progrès indéfini et de perfectionnement spirituel; mais le Christianisme n'est pas une vérité toute faite, qu'il s'agit d'apprendre et d'appliquer quoiqu'il soit le centre de l'histoire et le rouage essentiel de la vie humaine. "La vérité religieuse, selon ces mots, n'est pas la seule génératrice du bien-être humain; la vérité philosophique caractérisée par l'indépendance de l'esprit, et la vérité politique qui tend à établir l'ordre dans l'état et la liberté parmi les hommes, toutes les deux doivent être unies au culte de la morale enjoint par la croyance en Dieu, si l'on espère parvenir à des résultats palpables. Voici une union idéale! Le mélange de ces trois vérités serait au crédit de Chateaubriand s'il n'était pas si sujet à se dédire.

Il était moderne dans ses idées religieuses, et croyait que la religion doit se conformer avec le progrès des idées dominantes. Dans le Christianisme il voyait le renouvellement du système social sur la terre. Bien qu'il rehaussât l'idée que le Christianisme fermente le perfectionnement spirituel et matérialiste de la civilisation, il atteste en même temps, que la religion suit le progrès indéfini du genre humain. (Giraud 232). Il n'est pas un aveugle fanatique quand il ne joue pas de rôle. Sa vie est réglée selon les vrais principes de la vie sur laquelle elle la religion est vaine et sans lesquels la vérité du culte se perd, sont ceux qui font germer les faits essentiels de la vie et qui émeuvent l'histoire (le véhicule dont se sert Chateaubriand pour présenter ses opinions) et auxquels il unit la vérité de la religion. C'est la vérité philosophique et la vérité politique auxquelles il réconcilie la vérité religieuse sous la forme qui idéalise et rend presque spirituel le monde, et qui remplit l'immensité de Dieu même.

Un mot seulement sur Chateaubriand historien. Comme tel il reste impeccable. Il se sert de l'histoire pour prouver la supériorité et l'

l'efficacité du Christianisme comme grand facteur de la civilisation moderne. La suit-il fidèlement cette histoire? Il n'aurait jamais su être plus sincère qu'il ne l'était lorsqu'il se fit historien. C'est son aptitude à se placer au milieu des événements passés et à les décrire comme celui qui les a vécus, qui lui permet à conserver cette vérité historique.

Pour lui, comme pour Napoléon, la religion avait une importance sociologique plutôt que surnaturelle, aussi loin que la date de composition de l'Essai. Il y regrette que le Christianisme tombe de jour en jour et s'exprime sciemment qu'il faut une religion ou la société périt. "Après des années de recherche, après des secousses incessantes entre le doute et la croyance, il arriva enfin à une solution sur laquelle il fonda toute sa confiance--la régénération de l'homme dans le Christianisme, "et dans le Christianisme catholique."

Chateaubriand favorise le Christianisme si ardemment parcequ'il y voit l'unité provenant de sa divinité, la charité de sa morale, la liberté, l'égalité et la fraternité de sa loi politique. Les lois sur lesquelles l'édifice entier de l'humanité repose se réunissent dans le Christianisme qui se développe avec le progrès de la civilisation, et sait se reajuster avec les conditions dominantes de la société dans n'importe quelle époque. Bien que ses dogmes soient les principes fixés, et ne puissent changer, les lumières qui s'en émanent suivent les signes des temps.

Le Christ, selon Chateaubriand, avait été un prophète du socialisme qui a sauvé le monde de la servitude spirituelle et matérielle. Son Évangile est seul capable d'anéantir l'égotisme des nations, de leur faire oublier les choses de ce monde, que le ver ronge, et de leur montrer les vérités éternelles hors de l'atteinte de toute souillure morale. L'âme du Christ a ressuscité le monde à une vie nouvelle; l'âme du Christ le

vivifiera jusqu'au terme des choses terrestres. Telles sont les vues de Chateaubriand sur le Christianisme au temps où son égoïsme a perdu cette ardeur que gagna sa foi.

Conclusion.

En concluant cette courte étude sur Chateaubriand apologiste de la religion chrétienne, on se trouve au même point qu'au début sur le caractère précis de sa vie et de son œuvre. Jamais le rôle qu'il a joué et sa nature propre ne se feront réconcilier, car on remarque dans le défenseur de la religion, des traits d'un révolté dont les désirs ardents ne sont pas réalisés, -- ce qui le mène au nihilisme tout caché sous le placage de la foi. Mais son Christianisme quelque superficiel, est sincère en ce qui concerne la beauté du culte, même quand il ne fait pas beaucoup de cas de ses dogmes, ou de la moralité ordonnée par l'Eglise. Ces contradictions sont assez saillantes pour en faire un amalgame qui mettrait en relief son scepticisme et son désespoir, tous les deux une flétrissure sur la vie d'un vrai chrétien. Bien que ces deux marques fussent un puissant essort de son génie, elles se montrent avec tant d'éclat, qu'on se demande, ce que Chateaubriand se proposait de faire en jouant d'une telle manière avec les choses accordées dans une "mascarade à la Jupin." Comment pourrions-nous ignorer que la raison et le sentiment occupaient dans sa vie les deux pôles opposés, s'il était ainsi connu de ses amis intimes? Sismondi continue que Chateaubriand "suit bien la raison lorsqu'il parle et le sentiment lorsqu'il écrit." Quelle conclusion tirerons-nous de tout cela? Tout pesé, tout sondé, Chateaubriand reste un nihiliste dans le domaine de la philosophie où règne son anarchie.

Où donc chercher l'unité dans ce "génie brisé"? Dans ses idées politiques et religieuses, où dans les principes qu'il s'est formés de la vie? On la trouvera dans la poésie de son œuvre qui est un véritable monument de la beauté "entre notre néant et la majesté divine" (Brunetier dans *Mémoires* 295). Il abandonnait ses opinions comme de vieux habits, mais il possédait un trait dominant qui l'accompagnait à chaque pas de sa vie -- l'âme

sensible qui brille à travers ses pensées vraies ou fausses, à travers sa foi sincère ou déguisée. Il y a peu de l'homme dans Chateaubriand; le poète est tout. Sa vie intérieure dès son enfance à Combourg, jusqu'à sa fin à l'abbaye, est un long et glorieux poème dont les sentiments se sont révélés dans son art d'un éclat incomparable. M. Vinet a raison-- c'est une épopée que sa vie.

Ses faiblesses, et ses erreurs quoique graves, lui étaient naturelles. Peut-être ignorait-il ses défaillances comme telles, puisque Joubert nous assure qu'à la conscience de sa conduite qui exigerait des réflexions, il opposera toujours machinalement le sentiment de son essence qui est fort bonne. Mais, bien que les autres jugeassent son cœur foncièrement bon et pur, lui-même, redoutait son influence sur les jeunes gens de ses jours; et s'il ne pouvait détruire l'école qu'il avait établie parmi eux, au moins il l'ignorait, leur conseillant d'éviter la route de ces mauvais guides qui ne peuvent jamais sortir d'eux-mêmes et qui travaillent pour recevoir la vénération de leurs adorateurs.

Le critique est-il justifié d'analyser la vie de son sujet pour en démontrer les défaillances? C'est le fruit fatal de la recherche minutieuse que le pédantisme scholastique a fait maître, de ne passer sous silence aucune des moindres velléités d'une grande existence. Malgré nous, bien que ce devoir nous fâche, nous sommes atteints de cet atmosphère.

Un être insignifiant se présente devant la grandeur qu'est Chateaubriand et tâche de l'envisager...S'il est assez hardi pour passer ses jugements sur le monument que ce défenseur de la religion a laissé à la postérité; c'est parcequ'il le connaît si grand que nul souffle hostile ne peut nuire à sa renommée. Que peut une vague contre une falaise! Que peut un homme contre Chateaubriand? On peut le renier, lui trouver des inconstances, des fautes, mais ses idées ont la puissance du granit. On lui pardonne sa dou-

ble-face quant à la question de sa moralité, car il n'est que trop connu que "la moralité d'un grand écrivain n'est pas la moralité qu'il enseigne, mais celle qu'il accepte, ou regarde comme admise" (Chesterton). Tout se dissipe devant le soleil de son art, devant les couleurs lumineuses de son expression joyeuse, tout se noie dans l'océan de ses métaphores, et derrière les nues qui l'obscurcissaient se montre la forme gigantesque de Chateaubriand artiste.

D'ailleurs, nous ici bas, nous n'aimons point un saint. Il lui faut être humain, s'il veut figurer pour quelque chose parmi les hommes. La vie n'est rien si son cours est paisible, et si elle n'est pas parsemée des pièges où l'on ne tombe que pour se relever plus puissant encore à combattre les empêchements sur le sentier du progrès matériel et moral. Les épreuves et les mécomptes de la vie fortifiaient la croyance de Chateaubriand contre l'esprit sceptique, de sorte que après avoir joué le rôle (ici je diffère de Villemain), sa thèse assumait un air sincère et "devint la méditation de ses derniers jours". (Villemain 351).

Il n'y a rien de clair ni dans la vie ni dans les écrits de Chateaubriand. La raison, le sentiment, et l'imagination s'y entremêlent avec une confusion extrême. Les prêtres ne s'y trouvaient point dans leur élément. Ces gens, "un peu ingrats" comme il les appelle, avaient été étonnés en 1802; en 1820 ils ont vu que ce n'est pas le ton d'apologiste que Chateaubriand employait dans ses ouvrages; en 1828 quelques uns d'entre eux lui ont publiquement imputé l'apostasie; les cardinaux doutaient de sa conversion au catholicisme et tâchaient de pénétrer ce "dangereux jacobin", "sous 1^{re} masque d'apologiste." Peut-être ont-ils eu raison de le traiter de la sorte car il se peut que la ferveur qu'il démontrait dans le Génie, les Martyrs et les Natchez de 1826, n'était qu'une vapeur qui se dissipe au moindre rayon de soleil de la raison mondiale.

Quelques fussent ses fautes, il n'en reste pourtant pas un mauvais caractère. Le temps qui efface les fautes des hommes, et les amoindrit au rang de simples défaillances humaines, exculpe Chateaubriand de toutes ses faiblesses, même de la plus grande de ses faiblesses morales, celle qu'il a exprimée à la fin des Martyrs dans ses adieux à la Muse.

Là, et se confessant et jugeant en même temps il dit que ses premiers jours se sont passés en cherchant le mensonge et les chimères, et que ses derniers jours seront sacrifiés à la recherche de la vérité même.

Quelque part dans ses écrits, Chateaubriand s'exprime en ces termes--
"N'imitons pas Cham maudit; ne rions pas, si nous le rencontrons nu et endormi... Mais honorons de notre piété filiale ce navigateur déluvien qui recommença la création. "Ces mots doivent servir à tous ceux qui dénigrent Chateaubriand homme et écrivain, et lui font payer très chèrement sa grandeur. Qu'est-ce qu'une vie pleine d'activité politique, littéraire et personnelle si ce n'est la lutte contre les puissances de mal. "Ne résistez point au mal"--voilà l'injonction de Christ. Eh bien, Chateaubriand la suivait.

Laissons donc les ombres des morts en paix et ne venons aux prises qu'avec les vivants. La vérité ou la fausseté de leur patrimoine littéraire ne nous importe pas beaucoup, pourvu qu'il soit beau et inspiré d'un souffle esthétique. Disons avec Anatole France que entre la beauté et la vérité nous n'hésiterions de choisir celle-là, car elle est le dernier terme de l'univers, la seule vérité que l'homme peut savoir, et la seule qu'il lui faut savoir. Dans le Christianisme Chateaubriand trouva les lieux féeriques de la beauté, dans le paganisme, la source de toute beauté--et quel désaccord (imitons Mme de Staël) peut-il résulter lorsque le Christianisme devient la ressource de la vie et le paganisme le spectacle de son faste!

Tel est Chateaubriand homme dont la vie n'est pas conforme avec ses
desirs mais dont le coeur n'est pas mauvais. A lui peuvent s'appliquer les
vers si souvent cités--

"Je ne fais pas le bien que j'aime

Et je fais le mal que je hais..."